

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
Les abonnements sont envoyés dans tous les bureaux de poste.
Les annonces sont reçues au 58, rue des Champs-Élysées.

« Le plus court chemin m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
58, rue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

LES FUNÉRAILLES DU GÉNÉRAL GALLIÉNI



Après la cérémonie religieuse, et dès que fut achevé le discours du général Roques, le cortège traversa la cour d'honneur de l'hôtel des Invalides pour gagner l'esplanade. Derrière la prolonge d'artillerie où avait été déposé le cercueil, les porteurs des décorations ouvraient la marche. Le cheval du héros de l'Ourcq était conduit à la bride. La famille précédait le président de la République accompagné du prince de Monaco.

Note à tous les services

Une « note de service » adressée aux bureaux du Mont-de-Piété de Paris par le secrétaire général de cette administration, M. Paul Maze, n'a pas en, semble-t-il, toute la publicité qu'elle méritait.

Que disait donc cette note digne d'éloge ? Oh ! non ! rien de bien extraordinaire au fond. Elle rappelait aux agents de tous grades « que les circonstances leur imposent, vis-à-vis du public, non seulement une correction parfaite, mais aussi des obligations impérieuses de courtoisie et de prévenance ». Elle les invitait « à interpréter dans un sens large et pratique, toutes les fois que cela n'est pas impossible, des règlements qui n'ont pu nécessairement prévoir toutes les espèces ».

Voilà sans doute des recommandations pleines de sagesse et dont il serait à souhaiter que d'autres administrations fissent leur profit. Mais quoi ! La chose la plus surprenante, n'est-ce pas que l'on ait attendu la fin de la deuxième année de guerre pour prescrire une attitude qui ne convient pas moins au temps de paix ?

« L'administration, dit encore fort bien l'auteur de la circulaire, doit s'astreindre, dans ses rapports avec le public, à des efforts d'autant plus grands que son rôle est de soulager des infortunes... »

Assurément. Mais ces infortunes réclamaient, il y a deux ans, les mêmes égards qu'aujourd'hui. Je me demande même quelquefois si beaucoup de clients du Mont-de-Piété n'ont pas, dans une certaine mesure, bénéficié de la guerre. Je me suis laissé dire, en effet, que les engagements, aux époques où ils étaient le plus nombreux, sont à présent inférieurs en nombre et en importance aux dégagements. Ce n'est point là, certes, un signe de prospérité économique. Ce que l'on dit du Bâtiment s'applique au Mont-de-Piété : quand il va, tout va. C'est un critérium de la reprise des affaires. Il n'en est pas moins vrai que quantité de personnes ont aujourd'hui les moyens de retirer du clou ce qu'elles y avaient porté.

On peut supposer qu'elles consacrent à cela l'argent du terme, par exemple, qui est devenu le cadet de leurs soucis. On peut aussi penser que de malheureuses femmes, auxquelles l'intempérance de leur mari rendait l'existence difficile, disposent maintenant des sommes qu'il buvait. Elles travaillent... et, non contentes d'équilibrer leur petit budget, elles vont au Mont-de-Piété — pour le bon motif, qui est de rentrer en possession des objets engagés avant la guerre.

Quoi qu'il en soit, pour ces raisons ou pour d'autres, les petits prêts, indice des grandes misères, sont plutôt en décroissance au Mont-de-Piété.

J'ai passé une demi-heure, il y a quelque temps, rue des Blancs-Manteaux, mêlé au public, dans la salle affectée aux dégagements. Des gens, hommes et femmes, y attendaient leur tour, assis sur des bancs par rangées. À l'appel de leur numéro, les neveux ou les nièces à « ma tante » se levaient et allaient au comptoir reconnaître et reprendre leur gage apporté par un monte-charge à des employés vêtus de longues blouses, lesquels me parurent diligents et polis.

Ah ! les petits drames intimes, silencieux et rapides, que révèle un tremblement des mains, une caresse du regard, un élan réprimé vers l'objet revenu de si loin, parfois ! La joie de retrouver ces pauvres choses nécessaires ou superflues disait assez de quels regrets leur abandon avait été suivi !

On ne saurait qu'approuver M. Paul Maze d'avoir exhorté ses agents à la bienveillance envers les éprouvés. Je ne suis pas sûr, en revanche, que l'Administration tout entière, et j'entends par là le personnel de toutes les administrations publiques auxquelles l'observation peut être étendue, goûtera celle-ci :

« La maintenance, pendant la guerre, de l'intégralité des emoluments créés aux fonctionnaires de tout ordre des obligations morales exemplaires... que commande, à l'heure actuelle, le devoir de solidarité sociale. »

Rien de plus juste. Il paraît, cependant, que le plus haut personnage d'une grande administration a été traité... sévèrement, par lettres anonymes, le jour où il a jugé bon d'inviter ses employés non mobilisés et intégralement appointés à payer leur terme !

M. Maze ne pousse pas Pandace jusque-là. On peut donc espérer qu'il se fera écouter, lorsqu'il borne l'obligation morale, pour le fonctionnaire, à recevoir convenablement le public. Sur ce point, nul n'estimera qu'il outrepassa ses pouvoirs. Présentement, le fonctionnaire que son âge ou son état de santé éloigne des armées n'est pas pour cela exempt de devoirs. Il sert à sa façon, voilà tout. Ainsi que la plus belle fille du monde, il ne peut donner que ce

qu'il a : sa politesse, sa complaisance. Mais c'est une raison de plus pour qu'il les donne à profusion. Autrement, dame ! il s'expose à s'entendre dire « qu'on ne lui mâche pas, de temps en temps, savoir : qu'il a pourtant bien de la chance d'être à l'abri et de gagner sa vie, tandis que tant de soldats font pour rien le sacrifice de la leur au pays. »

Voyez, cependant, devant les guichets, le renversement des rôles en général ; car la remarque n'est pas particulière au Mont-de-Piété. L'attitude de la soumission appartient au public. C'est lui l'humble serviteur. C'est lui qui demande pardon de sa présence et de ses questions ; lui qui tremble d'être congédié sans ménagements s'il répond mal ou s'il s'impatiente. Les pauvres gens sont ceux qui ont le moins de temps à perdre et ceux à qui les bureaux en font perdre le plus. Ils ne savent ni se présenter ni s'en aller. On jone avec eux comme au volant que les raquettes se renvoient. Peu importe ! La demi-journée que l'on relit à l'ouvrier qui ne travaille pas, le fonctionnaire la touche, lui, qu'il l'ait ou non gagnée, pendant la guerre comme en temps de paix.

Une note de service suffira-t-elle pour mettre ordre à cela ? Suffira-t-elle pour que tout fonctionnaire ayant affaire au public, même exigeant, songe qu'il n'est pas, somme toute, loin des balles, le plus à plaindre ? Suffira-t-elle enfin pour que ce non-combattant, jusqu'à la fin des hostilités, au lieu de se considérer, se compare ?...

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

On n'a pas encore le droit de dire, malheureusement, que les Français sont revenus à la sobriété de leurs aïeux. Toutefois la guerre a exercé, dans une certaine et appréciable mesure, une influence salutaire sur leur régime. L'absinthe n'est plus pour eux qu'un souvenir. Que dis-je, un souvenir : ils n'y pensent même plus ! Et le vin seul, le pinard caneré, règne dans les tranchées. L'eau-de-vie, plus connue sous le nom populaire de « gnole », n'y fait plus que de très rares et très exceptionnelles apparitions.

Il paraît qu'il n'en est point de même en Allemagne. Le blocus de plus en plus étroit, de plus en plus pénible que subit celle-ci, a eu pour effet singulier de développer chez nos adversaires un état d'ébriété habituel quasi-général.

C'est le correspondant d'un journal hollandais qui nous l'apprend, au retour d'un séjour à Berlin : les Allemands n'ont plus guère à manger, mais ils ont encore à boire. Non pas, il est vrai, de la bière, breuvage national et traditionnel, non pas de l'alcool (la bière et l'alcool se font avec du grain, et les céréales manquent), mais des vins de fruits. D'ingénieurs industriels se sont mis à distiller les fraises, les groseilles, les cerises, ou bien les soumettent à une fermentation alcoolique. Si bien que les ouvriers berlinois, quand ils vont dans les restaurations de la banlieue, n'y trouvent rien à se mettre sous la dent, mais boivent d'autant plus.

Au retour, ils sont soûls comme de grosses grives. Les hommes rient dans les fossés, les femmes pleurent des larmes d'ivresse, s'agenouillent sur la route et demandent au « vieux Dieu » la fin de la guerre...

Pierre Mille.

Voici donc que M. Jules Gantier, directeur de la Censure, donne sa démission, et que le Bureau de la Presse va se diviser en deux services, doté chacun d'un chef particulier.

Autant dire qu'Anastasia va avoir deux têtes !

Cette métamorphose, que n'avait pas prévue Ovide, fait la joie des maîtres du crayon. Les caricaturistes, qui jusqu'à ce jour représentaient la Censure sous les traits d'Atropos, préparent déjà de vifs croquis où elle prend figures (figures au pluriel) d'un dragon chinois ou d'une hydre.

Nous croyons savoir que les légendes agrémentant ces dessins auront toutes le même thème : « MM. les journalistes, ne bataillez point contre tel ou tel chef de la Censure, et ne vous réjouissez pas de son départ, car vous savez bien que les têtes de l'hydre repoussent aussitôt, et vous aurez toujours des persécuteurs ! »

Il est vrai que d'autres dessinateurs — les optimistes — font simplement remarquer, en marge de

leur esquisse, qu'Anastasia est femme, et, comme telle, met sa coquetterie à varier ses aspects. Lassée de n'avoir qu'une tête, la petite folle en a mis deux !

Dans un grand magasin de la rive droite, une jeune maman passe, très vite, devant le rayon des jouets. Car elle tient par la main sa petite fille, une mignonne de quatre ans, et, en temps de guerre, le rayon des jouets est un de ces endroits devant lesquels il n'est pas bon de flâner.

Mais aussi vite qu'on l'entraîne, la petite fille a le temps de jeter un coup d'œil ; et, tout à coup, elle s'arrête d'un mouvement si brusque que l'éclat de sa mère en est coupé net :

— Oh ! maman...

— Quoi ?

— Voilà papa.

Et, de son doigt menu, la mignonne désigne un soldat d'infanterie, parfaitement imité, qui trône au milieu du rayon des jouets.

— Oui, ma chérie, c'est un soldat comme papa. Mais, viens vite.

Nouveau départ, et une seconde après nouvel arrêt brusque causé par la petite fille qui soupire :

— Oh ! maman, un autre papa !...

Depuis la crise, tout le monde a été, si l'on peut dire, le héros d'une petite histoire de sucre. Et celle-ci ne mérite d'être rapportée que parce qu'elle peut s'intituler : la revanche du client sur l'épicier.

Donc, l'épicier qui commerce rue des Martyrs et affiché dans ses magasins, en lettres énormes, cette alléchante promesse :

« La semaine prochaine, on livrera du sucre. »

Mais pareils aux clients du coiffeur qui devait toujours — le lendemain — être rasés gratis, les clients de l'épicier n'y trouvent jamais de sucre pour la semaine présente.

Aussé, hier, une dame, qui venait de faire une provision de thé et de café, s'étant entendu déclarer « qu'il n'y avait pas un morceau de sucre dans le magasin », répondit tranquillement :

— Alors, je ne prends rien. Je reviendrai la semaine prochaine.

— Mais, madame, gémit l'épicier, si j'avais du sucre je ne demanderais pas mieux que de vous le vendre.

— Je n'en doute pas, monsieur, répondit la cliente. Mais vous me croirez de même si je vous assure que je ne puis boire mon thé et mon café sans sucre.

Et naturellement cet épicier au cœur sensible trouva incontinent une livre de sucre permettant à cette pauvre cliente de sucrer le thé et le café qu'elle achète chez lui.

Le ministre de l'Instruction publique vient de décider que les distributions de prix aient lieu cette année comme en 1915. Dès le mois de mars, une commission s'est réunie pour statuer sur le sort de quatre cents volumes soumis à son examen. Ce n'a pas été une mince tâche ! Le choix des « livres de prix de guerre » a été l'objet de maints débats, courtois, certes, mais passionnés.

Il paraît que tous les examinateurs se sont mis d'accord pour accueillir favorablement les beaux ouvrages patriotiques et écarter en bloc les livres de géographie — que la guerre a tant démodés ! Quelle sera demain la géographie du monde ?

Nous verrons donc, aux mains de nos écoliers, beaucoup d'histoires, dorées sur tranches, de Jeanne d'Arc, Duguesclin, Marceau. Par contre, les comtes de fées paraissent devoir jouir d'un retour de faveur.

Au reste, les hauts faits de nos poilus nous ont redonné à tous, grands et petits, le goût du merveilleux !

Le ruban du Mérite agricole est un de ceux qui prêtent le plus à la confusion. Parfois le rouge y domine à tel point qu'il peut être, de loin, confondu avec la Légion d'honneur. Actuellement on en voit qu'on pourrait prendre, à distance, pour le ruban de la croix de guerre.

Dans un tramway, un gros monsieur placide porte un de ces rubans « poireau-fantaisie ». En face de lui, un blessé décoré de la croix de guerre avec palme, accompagné d'une jeune femme. Intrigué par la couleur du ruban de son vis-à-vis, le soldat demande :

— C'est la croix de guerre ?

— Non, c'est le Mérite agricole, fait le monsieur qui rougit un peu. Je suis maraîcher en gros !

— Oh ! c'est la même chose, repart le soldat. C'est toujours une affaire de marmottes.

— Oui, remarque la jeune femme, seulement mar-
sieur les remplit et toi tu les regois !

Le Veilleur.

AUTOUR DES OBSEQUES

LA SITUATION MILITAIRE

*L'ennemi précipite ses offensives et consomme ses réserves devant Verdun
La bataille reprend sur la rive droite de la Meuse*

Les actions ont diminué de violence et d'ampleur sur la rive gauche de la Meuse, mais le bombardement qui était resté intense sur les deux rives faisait pressager une prochaine reprise de la bataille.

Cette reprise s'est produite dans la journée d'hier sur la rive droite de la Meuse. L'attaque,

doute après plus d'une discussion. L'avenir dira si elle était opportune.

Quand ces réserves seront épuisées, l'offensive ne pourra plus être nourrie. C'est pourquoi l'ennemi cherche à relancer d'un sacrifice irréparable tout le bénéfice possible. Les effectifs qu'il a pris le parti de dépenser sont jetés en



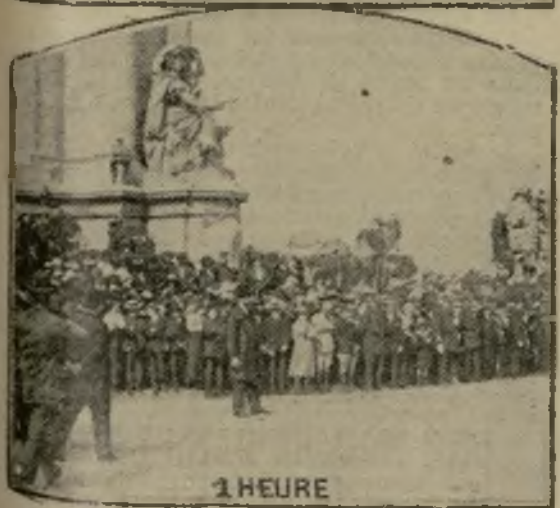
10 HEURES



11 HEURES



MIDI



1 HEURE

Quelques clichés pris par les photographes d'« Excelsior » avant les obsèques du général Gallieni.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.



qui s'étendait depuis la ferme de Thiamont jusqu'au fort de Vaux, a été repoussée dans son ensemble et n'a atteint notre tranchée de première ligne que dans la région comprise entre le fort de Douaumont et l'étang de Vaux.

Depuis quinze jours, l'ennemi précipite ses offensives. Après un gros effort, c'est à peine si vingt-quatre heures se passent dans une accalmie relative : des troupes fraîches sont amenées en toute hâte et jetées à l'assaut.

C'est là un changement de méthode remarquable, car jusqu'ici l'état-major allemand laissait au contraire des jours et parfois des semaines s'écouler entre deux attaques importantes.

Ce procédé lui donnait le temps de reformer à tour de rôle ses unités ; c'étaient toujours les mêmes corps qui revenaient au combat, par un roulement presque régulier.

Mais sans doute a-t-on reconnu qu'une troupe décimée perdait pour longtemps, même si on en comblait les vides, ses qualités d'attaque. C'est pourquoi on s'est résolu à envoyer devant Verdun des troupes fraîches, ce qui ne pouvait se faire qu'en entamant les réserves. Cette décision n'a été prise que tardivement, et sans

masse dans la bataille. La tactique allemande ne connaît que les effets de masse.

Quant à nous, rien ne saurait nous faire sortir de l'attitude défensive que nous avons adoptée et qui nous permet de garder un précieux capital de forces pour l'avenir, quand l'ennemi se ruine rapidement.

Mais cette attitude générale ne nous prive pas de prononcer des offensives locales quand l'occasion est favorable et quand le terrain en vaut la peine. C'est ce que nous venons de faire au Mort-Homme où nos positions ont été notablement améliorées depuis deux jours. Une contre-attaque allemande a essayé vainement de nous rejeter en arrière.

L'offensive autrichienne a continué de progresser dans la haute vallée de l'Asicco et sur le plateau des Sette Comuni. Il semble que nos alliés aient décidé de ne pas livrer bataille en ces régions. Si les Autrichiens ont occupé les places d'Asicco et d'Asiago, ce n'est pas à la faveur d'un siège ni d'un assaut, mais d'une évacuation volontaire. Attendons la suite.

Jean Villars

Les funérailles nationales du général Gallieni

Paris, en son nom et au nom du pays entier a fait, hier, de grandioses funérailles au général Gallieni, à l'ancien ministre de la Guerre, au gouverneur de la Ville, au Soldat, surtout, qui gagna la bataille de l'Oise et contribua grandement à la victoire de la Marne.

Funérailles nationales, les obsèques du général Gallieni ont pleinement revêtu ce caractère, de la plus touchante, de la plus émouvante des façons. Il n'est pas exagéré, en effet, d'assurer que la nation entière, la nation qui se bat et qui attend la victoire, s'associa au deuil de la famille. Ne serait-il pas, même, plus exact d'écrire que l'immense, l'innombrable foule qui s'inclina au passage du cercueil composait une seule, une grande, une immense et unique famille ?

Pour trouver le symbole d'une semblable manifestation populaire, un hommage pareil de tout un peuple, ému, recueilli, il faut évoquer les grandes funérailles de Gambetta, de Victor-Hugo, de Sadi Carnot.

Le général Gallieni a sauvé Paris aux heures douloureuses de la ruée allemande. Paris, hier, a montré qu'il savait pleurer, d'un sublime sanglot patriotique, ceux qui sont ses propres héros, ceux qui ont su gagner son innombrable cœur.

Aux Invalides

De midi à une heure, les grilles des Invalides restèrent ouvertes au public, et l'affluence, canalisée par un service d'ordre sévère, devint, vite, formidable.

Les délégations, cependant, se massaient très

nombreuses sur l'Esplanade où la baie était faite par des compagnies des 1^{er} et 4^{es} régiments de zouaves.

Dans la chapelle des Invalides, peu à peu, les invités prirent place, observant un silence ému, autour du catafalque.

Très sobre, celui-ci garde une pompe militaire. Aux flamboyants des cierges s'allument les sentillements du sabre, des étoiles d'or de l'uniforme... rien d'autre !

Et les regards se rivent en paix sur le drapeau tricolore qui recouvre — linceul de gloire — le cercueil du grand soldat.

Doucement, aux chapiteaux de la voûte, la dentelle des vieux drapeaux frissonne. Lourdes, les aigles allemandes conquises à la Marne, pendent, comme pour un salut, involontaire, peut-être...

A deux heures, le Président de la République, sa maison militaire et sa maison civile prennent place dans le chœur, en avant du catafalque. A droite sont les membres du gouvernement, des bureaux des deux Chambres et le gouvernement militaire de Paris. A gauche, les membres de la famille prennent les places qui leur ont été réservées.

A droite, à côté du catafalque, sont groupés les membres du Parlement et le Conseil d'Etat ; à gauche, le corps diplomatique, et au banc-d'honneur se tiennent le général Florentin, grand-chancelier de la Légion d'honneur, et le conseil de l'ordre, les grands-croix et les grands-officiers.

Dans la nef on remarque les membres du Conseil supérieur de la défense nationale, la Cour de

cassation, la Cour des comptes, l'Institut, le préfet de la Seine et le préfet de police, MM. Mithouard, président du Conseil municipal; Paris, président du Conseil général; les conseillers généraux de la Seine et les conseillers municipaux, les tribunaux, le corps académique, les maires de Paris, les membres du barreau, les attachés militaires et les délégations de terre et de mer.

L'abbé Verherie célèbre le service funèbre.

L'absoute est donnée par Mgr Amette, cardinal-archevêque de Paris.

Les discours

En présence du général Niox, gouverneur des Invalides, et de son état-major, le cercueil est ensuite porté sur une prolonge d'artillerie. Un drapeau tricolore voilé d'une gaze violette le recouvre. Des drapeaux encore, cravatés de crêpe, l'ombragent de leurs plis.

Et tandis que les chevaux piaffent, tandis que l'acier des sabres et des baïonnettes flamboie, tandis qu'au ciel, oiseau de guerre et oiseau de gloire, un avion tournoie, la foule sort de la chapelle, se masse autour du corbillard, silencieuse toujours, et dominée par le cercueil qui semble soudain grandir, énorme, dominateur, sous la féerie d'un soleil d'apothéose.

M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal, prend le premier la parole au nom de la Ville de Paris. Sa courte allocution, qu'il prononce d'une voix émue, n'est rien qu'un remerciement au Libérateur :

Nous, Parisiens, dit-il, nous connaissons du général Gallieni deux choses : une parole et un acte.

Une parole : elle fut brève, elle est dans toutes les mémoires, elle sonne comme de l'airain. Le texte est sobre et mordant comme le profil d'une médaille, les circonstances où il se place lui assurent un relief éternel.

C'était en ces jours fameux où la population parisienne regardait avec gravité les troupes d'Afrique défilant sur nos boulevards. Nous voulons d'apprendre que l'ennemi occupait Senlis. Déjà l'on entendait frémir au loir ses bataillons. Un sentiment d'attente pesait sur la ville. Deux phrases du général Gallieni firent la somme de tous les courages et fixèrent au moment critique le moral de Paris, et la promesse qu'il nous fit alors de résister jusqu'au bout devint et reste aujourd'hui la formule des résolutions françaises.

Telle fut, le 3 septembre 1911, la vertu d'une parole.

Et voici l'acte :

Le 5, saisissant avec une rapidité foudroyante la chance que lui offrait la fortune, le gouverneur militaire de Paris jeta sur le flanc de son adversaire l'armée que commandait son noble frère d'armes, le général Maunoury, et bientôt, dans la coopération de toutes les armées françaises, la victoire de l'Oureq devenait la victoire de la Marne. Paris était sauvé.

Aussi Paris, mêlant au deuil public de la patrie le sentiment jaloux de sa propre reconnaissance, apportait-il à ces funérailles l'émotion et la douleur de tous ses foyers.

Une visible émotion fait trembler la voix du général Roques, ministre de la Guerre, qui prend ensuite la parole au nom du gouvernement.

Il analyse brièvement la carrière du général Gallieni; il conte les campagnes de ce chef qui sut être, pour nos colonies, un administrateur sans égal. Il rend, enfin, un juste hommage au rôle suprême qu'assuma le général Gallieni lorsque le 27 août, il accepta de défendre Paris.

En six jours, dit-il, Gallieni avait renforcé les travaux de défense du camp retranché, pris contact avec les troupes placées sous ses ordres. Il était prêt à recevoir le choc. C'est alors que Paris voua à Gallieni une admiration affective. Paris, qui dans la grandiose manifestation d'hier et d'aujourd'hui a tenu tout entier à venir, respectueux et douloureux, saluer une dernière fois son défenseur.

Le rôle de Gallieni fut dans cette circonstance celui qu'on devait en attendre : rôle de clairvoyance, d'initiative, de décision, de volonté et aussi de généreuse ardeur. Un gouverneur de place forte est toujours tenté de réserver ses troupes pour sa mission spéciale; le passé de Gallieni lui interdisait une aussi étroite compréhension : l'ennemi ne venant pas à elles, les troupes du camp retranché de Paris furent portées vers lui sur l'Oureq par un procédé qui est bien dans la manière de Gallieni, et contribuèrent puissamment à la victoire.

Sur le parcours du cortège

Le cortège se forme alors.

Tandis que les troupes, placées sous le commandement direct du général Dubail — qui, ancien condisciple à Saint-Cyr du général Gallieni, a revendiqué cet honneur — dégagent l'esplanade, le corbillard sort, lentement, du jardin des Invalides.

Derrière le char funèbre que suivent immédiatement trois sous-officiers porteurs des décorations du général Gallieni, puis, caparaonné de crêpe, le cheval d'armes du défunt, viennent les membres de la famille, le président de la République et S. A. le prince de Monaco, les présidents des Chambres, les membres du gouvernement et du corps diplomatique, les corps constitués, etc., puis les

chars sur lesquels s'amoncellent les couronnes ; parmi celles-ci on remarque la couronne envoyée par le président de la République.

Le suprême hommage de Paris

Mais il faut dire ce qu'est alors le suprême hommage que Paris rend à son libérateur.

Des onze heures du matin, la foule s'est massée sur le parcours. Elle est à l'heure où le cortège passe innombrable, incalculable. Tout au long de l'esplanade, sur vingt rangs de profondeur, la cohue s'est arrêtée. Certains sont grimpés sur des échelles. D'autres se sont hissés dans les arbres. Les pilastres du pont Alexandre III sont de véritables grappes humaines. Noires de monde sont les façades des maisons...

Foule silencieuse, cependant; foule attristée dont le cœur se devine. Foule qui communique — tout entière — dans la pensée d'un deuil patriotique.

Pendant le long itinéraire — le cortège, pour atteindre la place de l'Hôtel-de-Ville, passe par le quai d'Orsay, devant le Palais-Bourbon, boulevard Saint-Germain, devant le ministère de la Guerre; boulevard Saint-Germain, jusqu'à la rue Dante, la rue Dante, la rue Lagrange, le parvis Notre-Dame, rue et pont d'Arcole, place de l'Hôtel-de-Ville — nous n'entendons pas un cri, pas une remarque détonnante.

En vérité, ce Paris que nous voyons frissonner aux accents funèbres des marches jouées par la musique de la garde, n'a rien du Paris badaud si souvent rencontré. C'est un Paris de guerre; c'est un Paris artisan de la victoire qui salue la dépouille d'un des grands ouvriers de la revanche.

Devant l'Hôtel de Ville

Le cortège arrive, enfin, place de l'Hôtel-de-Ville, où la foule — la cohue — est plus dense encore que partout ailleurs.

C'est encore une minute impressionnante.

Tandis que le président de la République, les membres du gouvernement, les membres des corps diplomatiques, prennent place sur une vaste estrade édifée en bas du palais municipal, dont le drapeau, cravaté de crêpe, a été mis en berne, le corbillard vient s'arrêter, nimbé de soleil, au centre même de la place.

Le général Dubail et son état-major vont se poster à l'entrée de l'avenue Victoria. Puis les troupes — massées le long de la Seine — commencent à défilier.

Ce sont les combattants de l'Oureq, les héros marocains, les fusiliers marins qui, les premiers, saluent la dépouille du général Gallieni, tandis que les musiques militaires continuent à jouer des marches funèbres. Derrière eux, des chasseurs, des artilleurs, des troupes... encore d'autres troupes. Les drapeaux s'inclinent en passant devant le corbillard, les officiers saluent du sabre.

Après l'hommage populaire, c'est l'hommage de l'armée qui s'exprime.

Derrière les troupes, enfin, défilent, drapeaux en tête, de nombreuses délégations. C'est une mer humaine qui semble maintenant déferler en vagues régulières sur l'immense place submergée. Et il est plus de 5 heures quand le cortège se remet en marche.

A la gare de Lyon

Rue de Rivoli, rue Saint-Antoine, sur les terre-pleins de la Colonne de Juillet, place de la Bastille, la foule est toujours compacte. On remarque des colleurs d'affiches, dont les échelles, prises d'assaut, menacent de se rompre. A chaque croisement de rues des taxis, des voitures de livraisons, arrêtées, sont comblées de curieux...

Enfin le cortège atteint la gare de Lyon par la rampe qui aboutit à la cour d'arrivée.

Le char funèbre s'arrête devant la porte du salon d'arrivée, soigneusement décoré de drapeaux cravatés de crêpe et de plantes vertes.

Le haut personnel de la compagnie du P.-L.-M.: MM. Stéphane Dervillé, président du conseil; Mauris, directeur; Margot, ingénieur en chef de l'exploitation, se trouvent à l'entrée.

Le corps est alors porté, à travers le salon, dans la voiture funéraire qui sera attelée au train de 20 h. 15 et arrivera aujourd'hui, à 13 heures, à Saint-Raphaël.

Le transport terminé, la famille du général Gallieni se rend dans le salon d'arrivée, où elle reçoit les nombreux témoignages de douloureuse sympathie de tous ceux qui ont tenu à faire jusque-là une ultime escorte d'honneur à celui qui n'est plus.

Dans Paris, cependant, la foule lentement se disperse, s'éloigne. Mais elle garde encore un véritable, un profond recueillement. En un murmure respectueux, le nom du général Gallieni est mille fois redit par tous ceux qui viennent d'assister à ces grandioses obsèques. Et nous emportons la puissante et reconfortante impression que ce nom-là, ce nom qui vivra dans la mémoire reconnaissante du pays, a encore et pour toujours une vertu évocatrice, un accent de courage, de vaillance capable d'entraîner les masses toujours jusqu'au bout.

Ayuntamiento de Madrid

Marcel Allain.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 1^{er} Juin (669^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, le bombardement a continué avec une grande violence, au cours de la nuit, dans toute la région du Mort-Homme.

Une attaque allemande, déclanchée hier, vers 20 heures, sur nos positions des pentes est, a été complètement repoussée par nos feux.

Sur la rive droite, la lutte d'artillerie a pris un caractère d'extrême intensité à l'ouest et à l'est du fort de Douaumont.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement intermittent dans les secteurs du bois d'Avocourt et du Mort-Homme.

Sur la rive droite, après une très violente préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué nos positions depuis la ferme Thiaumont jusqu'à Vaux. Après plusieurs assauts infructueux, l'ennemi a réussi à pénétrer dans nos tranchées de première ligne entre le fort de Douaumont et l'étang de Vaux.

Partout ailleurs, les attaques allemandes ont été brisées par nos feux de mitrailleuses qui ont causé de lourdes pertes à l'ennemi.

Activité moyenne de l'artillerie sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, une de nos escadrilles a lancé une vingtaine d'obus sur les gares de Thionville et d'Audun-le-Roman, et cinquante obus sur le centre de ravitaillement d'Azannes.

Cet après-midi, un groupe d'avions allemands a lancé plusieurs bombes sur la ville ouverte de Bar-le-Duc : dix-huit personnes de la population civile ont été tuées, dont deux femmes et quatre enfants; vingt-cinq blessées, parmi lesquelles six femmes et onze enfants. Un aviatik, attaqué par un de nos avions, a été contraint d'atterrir dans nos lignes, au sud de Bernécourt (région de Toul). Les deux aviateurs ennemis ont été faits prisonniers.

GRAVE ATTENTAT EN ROUMANIE

L'explosion des ateliers de pyrotechnie militaire de Bucarest

BUCAREST, 20 mai (retardée dans la transmission). — Un violent incendie a éclaté hier à minuit à la Pyrotechnie militaire de Bucarest. Le feu prit dans l'atelier de fabrication des cartouches, où il provoqua une explosion. Huit machines furent légèrement détériorées, plusieurs autres ateliers ont été endommagés.

On signale six victimes, dont un officier. Les explosions ont été entendues à une grande distance et ont fait sauter toutes les vitres dans un rayon de 500 mètres. A la résidence royale de Cotroceni, toutes les vitres ont été brisées.

Le roi et le prince héritier se sont rendus sur les lieux du sinistre.

Une première enquête semble indiquer que l'accident serait imputable à un attentat criminel. S'est produit en effet un jour de fête, alors que les ateliers étaient fermés. Les sentinelles n'auraient vu un individu suspect sautant le mur de clôture et cherchant à s'enfuir; auprès du franchi par lui, on a retrouvé des traces de sang. Une autre sentinelle abattit d'un coup de fusil un homme qui prenait la fuite, refusant d'obéir aux sommations. (Radio.)

UNE MOUCHE DANS LE LAIT

peut conduire un bébé dans la tombe. Les mouches sont porteuses de nombreux germes nocifs, et un seul germe dans la bouteille de lait peut en produire des millions dans quelques heures.

Vous pouvez rendre ces germes inoffensifs en stérilisant le lait, mais votre bébé ne digère que difficilement du lait stérilisé. Si vous ne pouvez pas le nourrir vous-même, donnez-lui le seul succédané sûr, la FARINE LACTÉE NESTLÉ. On la trouve dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie, Pharmacies et Herboristeries.

Les surprenantes nouvelles de Grèce

C'est la Bulgarie qui proteste

La Bulgarie est la digne élève de l'Allemagne. Elle se contente d'avoir envahi une partie du territoire grec et d'avoir laissé ses nationaux — civils et militaires — mettre au pillage les villes et villages (notamment Demir-Hissar), après le retrait des troupes helléniques, elle vient d'adresser à la Grèce une protestation basée sur le fait qu'avant le retrait du fort Rupel les troupes grecques ont commis une tentative de résistance, et fait feu sur les envahisseurs. De même, l'Allemagne, torpillant les neutres, et envoyant sans compter au fond des mers les non-belligérants, protestait contre l'humanité des procédés britanniques!

C'est de plus, c'est donc le loup qui crie au loup!

Le gouvernement grec n'a pas osé discuter froidement cette prétention, et une dépêche d'Athènes nous informe que « M. Skouloudis a refusé d'accepter la protestation de M. Passarof, ministre de Bulgarie, relative à l'action des troupes grecques de la frontière qui ont tiré sur les troupes bulgares lors de l'occupation du fort Rupel. »

Les « défenseurs » du fort Rupel n'ont tiré qu'à blanc!

SALONIQUE, 31 mai. — De nouvelles et sûres informations, sur l'affaire du fort Rupel, font connaître que la salve d'une vingtaine de coups de canon qui accueillit les Bulgares a été tirée à blanc.

Une personnalité autorisée ayant rencontré la mission grecque de Rupel sur la route de Sérès, interrogea les officiers et, à sa question : « Pour les artilleurs ont-ils tiré de cette façon seulement démonstrative ? » il fut répondu que telles étaient les instructions du gouvernement grec et que c'est seulement par suite d'une méprise que la compagnie d'infanterie grecque, occupant une hauteur voisine, avait dirigé une fusillade contre les Bulgares. L'officier qui la commandait, ayant le fort tiré et ignorant qu'il tirait à blanc, donna à ses hommes l'ordre d'ouvrir le feu. Les Bulgares ne ripostèrent pas; mais un de leurs officiers vint dire au capitaine grec d'arrêter le feu, le prévenant que le commandant du fort avait reçu de son gouvernement l'ordre de livrer la place.

L'avance bulgare produit de lamentables effets sur les populations. Des familles entières abandonnent leurs demeures et errent, dénuées de tout, dans la campagne. On rencontre de nombreux cadavres sur les routes de Demir-Hissar à Sérès; ce sont des habitants des villages voisins qui ont emporté ce qu'ils ont de plus précieux. Les villages furent pillés par les envahisseurs, qui mettent à sac les maisons abandonnées. Les troupes bulgares sont maintenant à 300 mètres de la mer de Demir-Hissar.

On annonce que de grands meetings s'organisent à Serres et à Cavalla pour protester contre l'incertitude du gouvernement et son attitude à l'égard des Bulgares. Une forte émeute a éclaté, hier, à Frassina, localité au nord de Sérès. Les détails manquent encore, mais on sait que les troubles n'ont cessé qu'avec le jour. A Serres, le prix de l'orque (n. 285) de pain est d'une drachme (1 franc).

Comment le gouvernement prétend imposer silence à l'indignation

ATHÈNES, 1^{er} juin. — On attend avec impatience la prochaine séance de la Chambre, qui aura lieu demain prochain.

Ainsi que nous l'avons annoncé, en effet, les députés macédoniens ont décidé d'inviter le gouvernement à justifier sa conduite dans l'affaire du fort Rupel. Ils demanderont que les Bulgares soient éloignés et protesteront publiquement contre un acte qu'ils considèrent à la fois comme une humiliation pour la nation et comme une faute politique.

C'est dans une réunion qui eut lieu avant-hier que les députés macédoniens ont décidé leur interpellation. Les députés présents furent unanimes à déclarer que le gouvernement eût dû — et il le pouvait — s'opposer par la voie diplomatique à l'invasion.

Suivant le Kairi, le gouvernement grec aurait décidé de proclamer l'état de siège.

Il aurait, en outre, pris la résolution de poser à la Chambre la question de confiance sur le vote qui suivra les déclarations qu'il se propose de faire concernant l'occupation du fort Rupel. (Radio.)

Ce qu'on retrouve en feuilletant les collections de journaux italiens

IL MATTINO, de Naples, 1/2 juillet 1915 :

« Si l'Angleterre croit pouvoir arrêter la contrebande grecque par les persuasions morales, elle se trompe grossièrement. Il lui faudra employer d'autres moyens qui pourront paraître énormes, mais, c'est ainsi qu'on fait la guerre. »

LA STAMPA, de Turin, 20 octobre 1915 :

« Il est plus difficile, aujourd'hui, de gagner les Grecs qu'il était difficile, il y a un an, de gagner les Bulgares à la cause de l'Entente. »

L'IDEA NAZIONALE, 9 novembre 1915 :

« La Grèce conservera sa neutralité absolue, une neutralité qui voudrait paraître bienveillante pour l'Entente, mais, qui, en réalité, sert aux buts politiques et militaires de la Bulgarie et, conséquence logique, des empires du Centre. »

SECOLO XIX, de Gênes, 19 novembre 1915 :

« Une neutralité suspecte. — Tout le monde comprendra que nous parlons de la Grèce. »

« Les puissances de l'Entente ont le devoir de se poser cette question : La Grèce ne serait-elle pas en train d'aiguiser son arme pour frapper au dos, au moment opportun, les Franco-Anglais ? »

IL SECOLO, de Milan, 20 octobre 1915 :

« L'équivoque grecque. — Faut-il laisser au traité envers les Serbes le temps de nous trahir aussi ? »

IL MATTINO, de Naples, 23/24 novembre 1915 :

« Il faut mettre la Grèce dans l'impossibilité matérielle de perpétrer encore une trahison contre les troupes alliées... »

IL SECOLO, de Milan, 27 novembre 1915 :

« Même si le roi Constantin promet, dans la crainte de l'Entente, une neutralité bienveillante, il faut se méfier, car, si l'épopée hellénique a eu les Ajax et les Ulysse, elle a eu aussi Thersite. »

L'IDEA NAZIONALE, de Rome, 18, 19 décembre 1915 :

« Dans les entrevues accordées par le roi au représentants de l'Associated Press et du Times, le souverain a fait une provision importante : « L'armée grecque — a-t-il dit — s'opposera à une avancée des armées bulgares-allemandes dans la Macédoine grecque, seulement au cas où les troupes de l'Entente s'engageraient à abandonner Salonique. » Il faut entendre par cela qu'au cas contraire, elle ne pourra pas s'y opposer. »

L'EXCÈS de notre force maritime

Le souci que chacun apporte à rechercher, dans sa sphère d'observation, si rien n'est perdu des forces utilisables pour la lutte, n'est pas seulement touchant : il est un gage de succès. A travers une multitude de dénégations naïves on a découvert beaucoup de justes et efficaces mesures militaires et économiques. Que la marine militaire et marchande reste en dehors de ce souci public et que la force militaire et la force économique que représentent nos flottes ne paraissent pas susceptibles d'une augmentation de rendement, voilà ce dont il faudrait s'étonner. Mais la censure s'exerce avec une si particulière rigueur sur ces sujets assez peu familiers que toute opinion à leur endroit est embarrassante à émettre.

Il est cependant permis d'évaluer le travail maximum qui est attendu de notre flotte de combat. L'ennemi dispose des forces navales de la Turquie, de l'Autriche et de l'Allemagne. On ne sache pas qu'il y en ait d'autres, et, bien qu'il soit possible et même probable que ces forces aient été accrues depuis le commencement de la guerre, on peut assigner à ces accroissements telle limite qui n'a certainement pas été dépassée. Et ce n'est pas un mystère que nos propres escadres de ligne ont elles-mêmes été formidablement accrues.

Cependant la tâche de notre armée navale est parfaitement définie; elle consiste à surveiller l'escadre autrichienne et à la détruire si elle tente de prendre la mer. Elle agit pour cela de concert avec la marine italienne et les fractions de la flotte anglaise que notre alliée du nord tient à maintenir en Méditerranée, tout en assumant la mission intégrale de contenir la flotte allemande. Dans ces conditions et même en admettant que l'escadre autrichienne ait doublé le nombre de ses cuirassés depuis le début de la guerre, il y a un excès de forces considérable, de notre côté, en Méditerranée.

« Trop fort n'a jamais manqué » dit un vieux proverbe maritime. Et cela serait parfait si, à côté d'un combat naval qui ne se produira peut-être pas, il n'y avait, sur terre, une bataille sans merci qui, elle, fait rage. Cela serait parfait si nos ressources métallurgiques et nos réserves en hommes étaient si larges qu'elles pussent, tout en alimentant cette bataille dévoratrice, être employées en partie à se garder en vue d'une improbable hypothèse navale. Cela serait parfait si, du sort de cette incertaine possibilité navale devait dépendre la destinée de notre pays. Mais il est parfaitement certain, au contraire, que c'est la victoire sur terre qui est pour nous une question de vie ou de mort et que, si déplorable que puisse être une évacuation de l'escadre autrichienne, nous n'en péririons pas. Et il est parfaitement certain que, pour alimenter la bataille dévoratrice, toutes nos ressources en canons, en munitions et en hommes sont nécessaires.

Si l'on considère, par exemple, l'activité métallurgique qu'absorbe la construction de l'artillerie et des munitions d'un seul cuirassé moderne on est forcé de conclure que les accroissements formidables qu'a reçus notre armée navale n'ont pu être acquis qu'au prix d'une non production équivalente d'artillerie lourde pour notre front de bataille.

Ce ne sont là que des évidences, et si ce n'en était pas je ne me permettrais pas d'en parler. Je ne me permettrais pas non plus de dénoncer l'apparence illogique d'une stratégie générale qui aurait produit ces résultats s'il n'était pas évident aussi qu'il n'y a pas de stratégie générale à proprement parler, mais un ensemble de conventions militaires et navales entre Alliés qui, si elles ne sont pas prohibitives d'un plan d'action coordonné entre les forces de terre et de mer, gardent en face l'un tel plan des exigences indépendantes de ses conditions d'exécution. Il n'en demeure pas moins que les surarmements navals exécutés pendant la guerre ont été de lourds sacrifices faits au détriment de notre action militaire. Le moyen de les récupérer existe heureusement.

Ajoutons qu'il n'existe pas en France d'autorité commune sur les deux départements de la défense nationale, mais seulement deux ministres indépendamment responsables, n'ayant chacun à envisager que sa responsabilité propre. Et celui à qui il est possible de garantir la sienne par le principe du « trop fort n'a jamais manqué » n'aurait garde d'y renoncer. Qui pourrait lui en faire un grief?

L'excès de force navale dont nous disposons n'est pas perdu; il reste utilisable dans ses parties les plus essentielles canons, munitions et hommes, et presque instantanément, sur le champ de bataille principal. Notre vaillante marine est anxieuse de savoir s'il lui sera permis, n'importe où et n'importe comment, de combattre encore pour le salut commun. Elle a été avec des baronnettes à la bataille des Flandres. Elle voudrait aller avec ses gros canons à la bataille de Verdun.

Larissou.

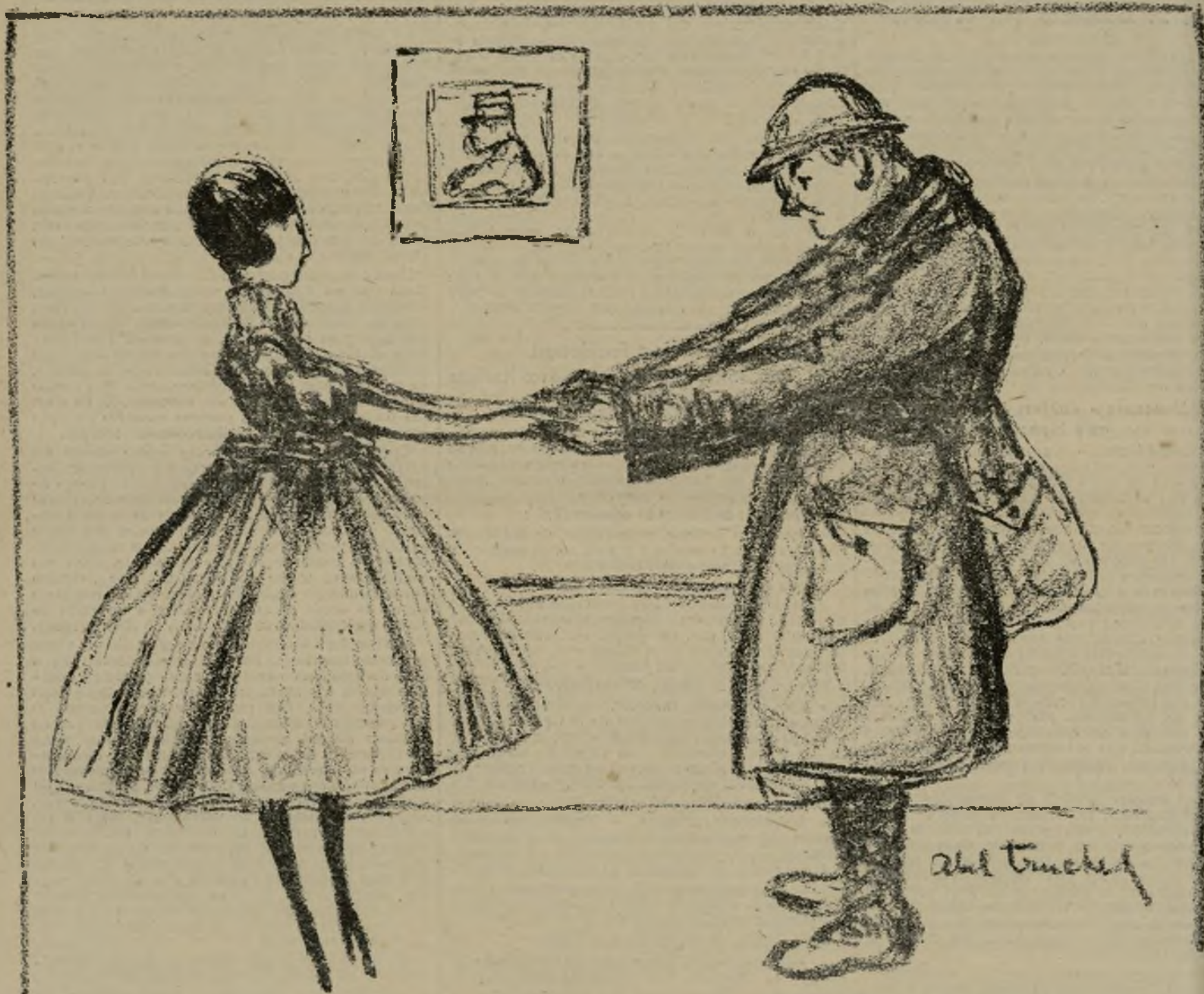
LE COMITÉ DE GUERRE BRITANNIQUE



De gauche à droite : MM. BALFOUR, LLOYD GEORGE, ASQUITH, KITCHENER, BONAR LAW

On sait que, dans le gouvernement anglais, a été constitué un comité de guerre qui tranche de sa propre autorité, et sans que le reste du cabinet soit appelé à en discuter, la plus grande partie des décisions importantes. Une déclaration faite mardi à la Chambre des Lords nous permet de donner la liste, qui n'était pas encore officiellement connue, des membres de ce comité. Ce sont : le premier ministre, M. ASQUITH; le ministre de l'Échiquier, M. MACKENNA; le ministre des Colonies, M. BONAR LAW; le ministre de la Guerre, lord KITCHENER; le premier lord de l'Amirauté, M. BALFOUR; le ministre des Munitions, M. LLOYD GEORGE.

Vingt mois après. -- Les surprises de la Mode, par ABEL TRUCHET



LE POILU. -- Ah!... comme t'as grandi!!!

Paris a retrouvé son carrosse à trois sous



Hier matin, à 6 h. 40, le service des autobus parisiens a été rouvert. De la Madeleine à la Bastille, de la Bastille à la Madeleine, le public a été heureux de retrouver le carrosse à cinq sous et à trois sous. Et le *Complet* a été bien vite mis au tableau. Les Parisiens ont été unanimes à dire que les nouvelles voitures sont plus confortables que les précédentes, dont certaines, roulant avec les autres, ont paru quelque peu... vieillottes.

DERNIÈRE HEURE

Les débats du Reichstag trahissent de plus en plus le grave malaise dont souffre l'Allemagne

ZURICH, 1^{er} juin. — M. Helfferich a fait hier ses débuts comme vice-chancelier devant le Reichstag. Il a parlé d'un ton impérieux et ses paroles n'ont été relevées par aucun député. Les socialistes eux-mêmes sont restés muets.

En réponse à un discours du député conservateur von Graefe, demandant que la guerre continue à outrance, M. Helfferich s'est écrié :

« Le député von Graefe se trompe en croyant servir la patrie. Il n'est pas convenable de reprocher, tant que dure la guerre, au gouvernement de manquer d'énergie et de conduire le pays vers la ruine. Je dois protester contre de telles déclarations. Je ne peux pas lui répondre et donner des raisons pour lesquelles le gouvernement suit cette politique, car je trahirais la patrie. »

« Les attaques violentes dirigées contre moi et contre le gouvernement ne nous feront rien changer à notre politique, car cela serait faire preuve de faiblesse. »

S'adressant au parti de droite, le ministre de l'Intérieur a dit :

« Vous avez essayé par vos attaques de nous faire sortir du chemin que nous suivons, je répète que nous ne nous laisserons pas influencer. (Applaudissements à gauche.) »

« Je proteste aussi contre les déclarations du député Stuthagen disant qu'il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus; tout Allemand veut que nous soyons vainqueurs, c'est notre droit. De pareilles déclarations sont pernicieuses pour la population. Ces débats sont une preuve que la censure est nécessaire, car il n'est pas admissible que la presse puisse publier tout ce qui a été dit aujourd'hui dans cette enceinte. Ce serait déprimant pour le moral de notre peuple. Je prie l'assemblée de considérer que nous avons besoin d'unité et de fermeté, car il s'agit de la victoire de notre juste cause. » (Applaudissements chez les socialistes et les députés du centre.)

Le député national-libéral Hirsch, d'Essen déclara ensuite :

« C'est justement parce que nous voulons la victoire que nous voulons la liberté dans la discussion des buts de la guerre, afin que le peuple sache pour quelle cause il combat. »

L'orateur attaque ensuite le ministre des Affaires étrangères qui ne se fait pas assez entendre, dit-il, et ne fait pas son devoir.

Les débats deviennent alors très vifs et le président doit intervenir plusieurs fois. Le gouvernement est vivement attaqué et critiqué.

Le docteur Helfferich prend de nouveau la parole :

« L'empereur lui-même, dit-il, a été vivement attaqué, d'abord par le député von Graefe, par le docteur Bavid et ensuite par le député Hirsch. Je dois protester contre toute critique dirigée contre Sa Majesté l'empereur. Le député Hirsch a aussi attaqué à tort le ministre des Affaires étrangères

von Jagow. Je regrette fort que les débats sur la censure aient pu aller aussi loin. Quant au docteur Dittmann, il n'a sans doute pas lu la réponse de M. Asquith au chancelier. Il n'a pas vu que les Anglais veulent l'annéantissement de l'Allemagne et il ne connaît pas la déclaration de Runciman que la paix doit être telle qu'économiquement l'Allemagne ne puisse plus relever la tête. »

Le Reichstag passe ensuite au vote et repousse contre les voix social-démocrates et alsaciennes la demande de suppression de l'état de siège.

Les propositions de la commission du budget ont toutes été acceptées presque à l'unanimité.

Les nouveaux impôts

BERNE, 1^{er} juin. — Le compromis fiscal a été débattu en seconde lecture au Reichstag dans la séance du 31 mai.

Les orateurs des divers partis n'ont pas caché que le compromis ne les satisfaisait que médiocrement. Ils ont indiqué cependant leur volonté de le voter dans l'intérêt même du pays.

Le député conservateur Westarp, au nom d'une minorité de conservateurs, a déclaré qu'il ne voterait pas les impôts directs demandés. Le socialiste Stoele a regretté que les impôts nouveaux fussent en réalité si peu conformes à cet esprit nouveau qu'on parle d'introduire dans l'empire. L'impôt sur la fortune tel que le compromis l'établit est un véritable avortement. Les socialistes auraient souhaité qu'on levât une seconde fois la contribution extraordinaire de 1913. Ils sont heureux aujourd'hui de ne pas prendre la responsabilité d'un compromis fiscal aussi désastreux.

Le secrétaire d'Etat Helfferich a reconnu que le compromis n'était pas parfait. Les gouvernements confédérés ne s'y sont pas résolus sans peine. Les promesses formelles du gouvernement empêchaient de recourir une seconde fois à l'impôt extraordinaire de 1913. Tel qu'il est, le compromis répond aux besoins du moment et impose chacun selon ses forces. En allant au delà des demandes du gouvernement, le Reichstag a mérité la reconnaissance du peuple.

La prorogation du mandat du Reichstag

BERNE, 1^{er} juin. — On annonce de Berlin que le Reichstag va probablement s'ajourner jusqu'en octobre.

Il est à peu près certain qu'un projet de prolongation de la législature pour une année sera déposé incessamment. Le gouvernement fera connaître auparavant ses desseins au Reichstag afin que les partis puissent prendre leurs positions, car il est essentiel pour eux de savoir s'il y aura des élections prochainement.

La législature actuelle résulte des élections du 12 janvier et se termine régulièrement en 1917.

chancelier à Munich. Ils trouvent admirable que le chancelier ait pu, au milieu de la crise actuelle, aller s'entretenir avec les Etats du Sud. Ils ajoutent qu'il a causé longuement avec le roi de Bavière et le comte Hertling de la politique extérieure internationale et de toutes les questions qui en découlent.

L'explosion de Bucarest

C'est un attentat bulgare

BUCAREST, 31 mai. — A la suite de l'incendie de l'usine de pyrotechnie de Bucarest, trente arrestations ont été opérées; mais il semble que, jusqu'ici, la police ne soit sur aucune piste sérieuse.

L'opinion générale, même chez les germanophiles, est que l'attentat est dû à des Bulgares.

Les autorités militaires estiment que le retard apporté à la fabrication des cartouches ne dépassera pas quinze jours. (Radio.)

Un zeppelin endommagé

LONDRES, 1^{er} juin. — On mande de Copenhague que selon un télégramme de Scanderbo (île de Sanoe), le zeppelin L-64 a passé à 11 h. 30 ce matin dans la direction du sud-ouest. Il paraissait sérieusement endommagé.

Attaques autrichiennes repoussées dans la vallée de Lagarina

ROME, 1^{er} juin. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Lagarina, duels d'artillerie.

Dans l'après-midi, l'adversaire a essayé encore contre le Pas de Buole, une attaque de surprise qui a été repoussée à la baïonnette par nos troupes.

Dans le secteur de Pasubio, on signale une activité intense de l'artillerie et des attaques répétées de l'ennemi dans la direction du monte Spin ont été arrêtées sur les pentes septentrionales du mont.

Une autre colonne qui s'avancait vers Santo Bablo, au sud-est d'Arsiero a été battue et rejetée en désordre au delà de Posina.

Sur le plateau de Sette Comuni, une forte pression de l'ennemi s'exerce contre nos positions de notre aile à Monte Cengio et dans la petite vallée de Campomulo.

Dans le val Sugana, la situation est sans changement.

Dans le Haut But, tirs habituels de l'artillerie ennemie.

Sur le front de l'Isongo, nos détachements font de hardies incursions; l'un d'eux a enlevé à l'ennemi un lance-bombes.

Dans les journées des 30 et 31 mai, des escadrilles de Caproni ont effectué des raids dans la vallée d'Assa et lancé une centaine de bombes sur les campements et dépôts ennemis; les résultats obtenus ont été visiblement efficaces. Nos avions sont rentrés indemnes.

Les Turcs tentent une contre-offensive qui échoue

PÉTROGRAD, 1^{er} juin. — La ville de Karga-Bazar sur laquelle les Turcs ont tenté une nouvelle contre-offensive assez puissante qui a complètement échoué, se trouve à 70 kilomètres au sud-ouest d'Erzeroum et à 75 kilomètres au nord-ouest de Mouch.

Cette tentative, qui avait pour but d'enfoncer le centre russe, a été effectuée par un effectif d'environ 40.000 hommes représentant toutes les réserves turques disponibles et des renforts assez maigres auto-allemands.

Liebknecht en conseil de guerre

LONDRES, 1^{er} juin. — La Morning Post dit qu'un correspondant berlinois de Budapest a reçu les informations suivantes :

« Le gouvernement allemand entend faire passer Liebknecht en conseil de guerre; il sera inculpé d'avoir aidé les ennemis de l'Allemagne. »

« Le témoignage le plus accablant contre lui que Liebknecht distribua sur Potsdamer Platz ». (L'Information.)

La note mexicaine aux Etats-Unis

WASHINGTON, 1^{er} juin. — La note mexicaine aux Etats-Unis prétend que la poursuite de Villa à travers le territoire mexicain a été entreprise sans le consentement du Mexique.

Elle demande le retrait immédiat de toutes les troupes des Etats-Unis et elle ajoute :

« Le Mexique, ayant ainsi défini clairement sa position, se verra obligé de se défendre contre tout groupe de troupes américaines rencontrées sur son territoire. »

Shackleton est arrivé aux îles Falkland

LONDRES. — Le Daily Chronicle a reçu tard cette nuit, le télégramme suivant :

« Port Stanley, îles Falkland, 31 mai.

« Je suis arrivé ici.

« L'Endurance fut écrasée et brisée dans le milieu de la mer Weddel le 27 octobre 1915. Elle alla à la dérive sur la distance de 700 milles dans les glaces jusqu'au 9 avril 1916.

« Nous débarquâmes sur l'île de l'Eléphant le 16 avril.

« J'ai quitté le navire le 24 avril, laissant sur place 22 hommes dans un trou des falaises de glaces. Je me rendis dans la Georgie du sud pour obtenir du secours en prenant place avec cinq hommes dans un canot de 22 pieds.

« Quand nous quittâmes l'île de l'Eléphant, tout le monde était bien portant, mais avait un besoin urgent de secours. »

Signé : « SHACKLETON. »

Le voyage du chancelier dans les Etats du Sud

BERNE, 1^{er} juin. — Le chancelier est arrivé le 31 mai à deux heures de l'après-midi. Il est descendu au château sur l'invitation du grand-duc de Bade. Une foule nombreuse l'a accueilli par des acclamations.

Les journaux locaux lui consacrent des articles de bienvenue.

Dans le courant de l'après-midi, le chancelier a été reçu par le grand-duc et la grande-duchesse.

ZURICH, 1^{er} juin. — Commentant le voyage que M. de Bethmann-Hollweg vient de faire dans les Etats confédérés de l'Allemagne du sud, le Berliner Tageblatt écrit que ce voyage était motivé par un profond désaccord survenu entre le gouvernement allemand et le gouvernement bavarois.

Dans les milieux politiques de Bavière, on craignait vivement de voir la Prusse prendre une trop grande influence sur la politique de l'Empire d'Allemagne. Ces craintes, qui paraissaient justifiées, s'étaient encore accentuées lors des récents changements survenus dans la composition du ministère.

Le journal croit savoir qu'au cours de sa visite à Munich, le chancelier a réussi à dissiper ces craintes et que l'accord entre les deux gouvernements est aujourd'hui complet.

GENÈVE, 1^{er} juin. — Les journaux allemands publient des articles enthousiastes sur la visite du

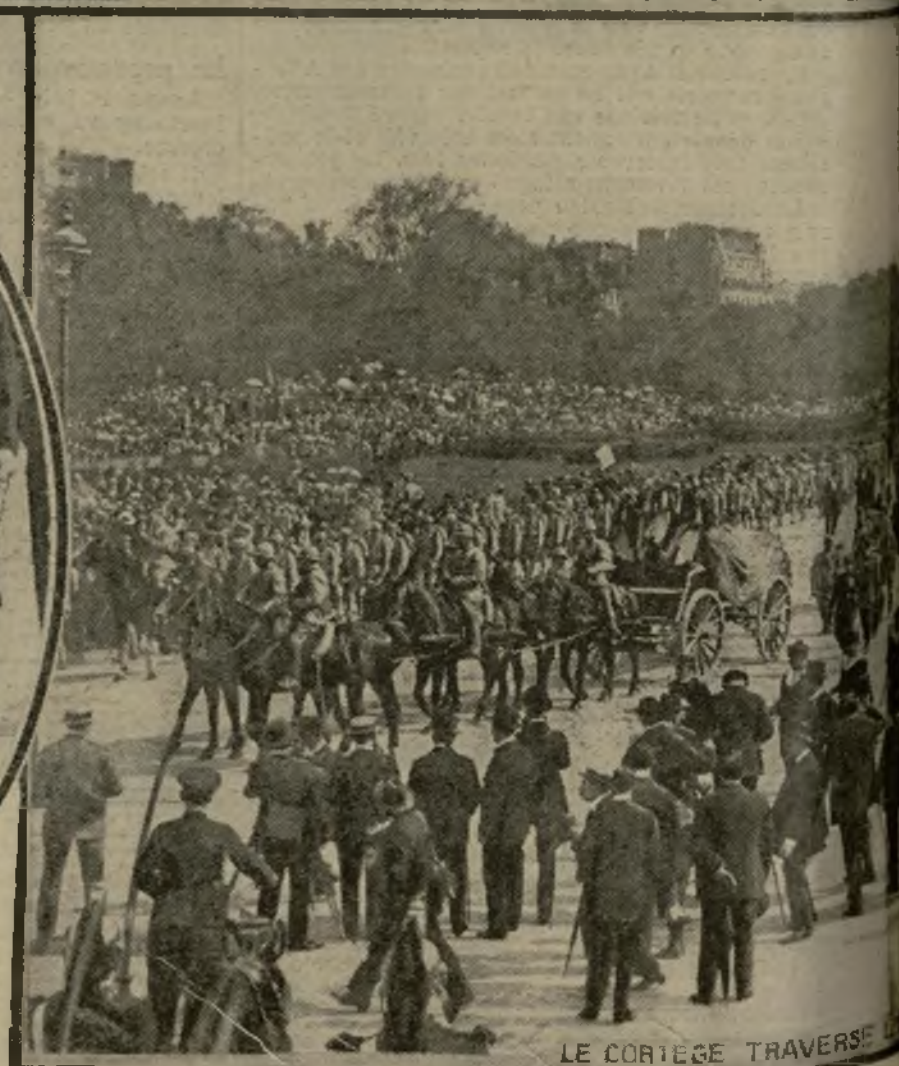
PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE, PARIS ET L'ARMÉE ADRESSENT UN POIGNANT ADIEU AU GRAND CHEF



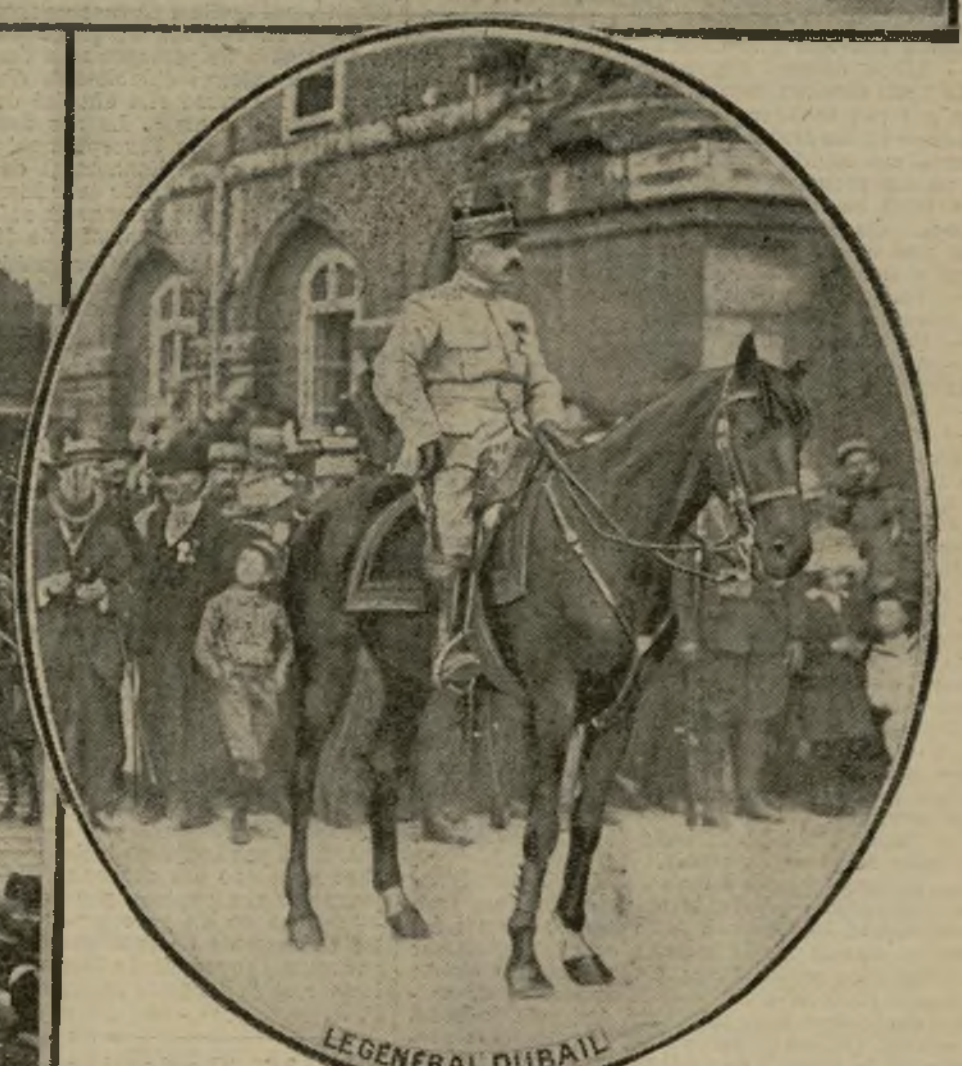
LES TROUPES DÉFILENT DEVANT LE CERCUEIL PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE



M. POINCARÉ (1) LE PRINCE DE MONACO (2)



LE CORTÈGE TRAVERSE LA PLACETTE DES INVALIDES



LE GÉNÉRAL DUBAIL

Lorsque le cercueil du général Gallieni eut été amené devant l'Hôtel de Ville de la capitale que contribua à sauver le grand soldat que Paris tout entier pleurait hier, un profond silence s'établit et la foule énorme, recueillie dans le même sentiment de vénération, salua. Alors, venant du pont d'Arcole, les troupes s'avancèrent et, d'un pas ferme qui sonnait sur la place immense, défilèrent

devant la dépouille du grand chef. Les musiques militaires jouaient des marches funèbres. Le drapeau s'inclinait en un suprême hommage. Ce fut là une des minutes les plus émouvantes de la vie de Paris, et le cadre historique de la place de l'Hôtel-de-Ville en connut rarement de plus nobles.

REPORTAGES DE GUERRE

LA PREMIÈRE MONTÉE

Le soir où, pour la première fois, le renfort monta aux tranchées, ce soir inoubliable était celui de l'équinoxe. Le printemps, c'est l'espérance de la victoire; le lumineux prestige de ce mot adoucit les angoisses réelles. On ne chantait plus; le silence était même ordonné à la fin de la marche. On se dépêchait de fumer une dernière cigarette, bientôt interdite. Les anciens, sachant que les abris regorgeraient de caïottes, emportaient à-dit les trois conteneurs précités. Mais les débutants en prenant plutôt d'avance, des conserves pour quinze jours, mille « impédiments ». Tout cela, pendu aux minces lanternes des anseettes, aux courroies, soait la chair, avec des ré-plis hyperites. On contait, sur l'état des chemins, des horreurs qui doubleraient par avance cette torture. Toutefois, durant la première pause, la route que suivit le bataillon fut bonnôte.

Au soleil couchant, une plaine bossuée apparut : nulle habitation, même pas de culture actuelle, rien que l'humus rougeâtre, en certains lieux bouleversé; puis quelques perches vacillantes, où s'approchaient des fils télégraphiques.

Le caou se ténait. Pendant la seconde heure de la lente marche, on pénétra dans les bois, d'un calme merveilleux, d'une fraîcheur et d'une vie silencieuse qui annonçaient encore le printemps à tous. Avec la pleine nuit pourtant, un sourd mouvement d'hommes s'éveillait. Peu à peu, de toutes parts, arrivèrent des roulements de chariots, multipliés par la forêt; et la colonne dut se dédoubler pour laisser un passage à des caissons d'artillerie, à des carrioles encombrées d'outils indistincts, à des automobiles d'ambulances. On jurait, on se renvoyait des quolibets, suivis des « Chut » énergiques des gradés.

Un projecteur traînait son illet dans le ciel. La lune dépassa les arbres, allumant mille éphémères sur les gamelles nerveuses et les fusils. Les anciens grognèrent que ces bleus allaient leur faire repérer.

Brusquement, en effet, une explosion toute proche, formidable, coupa le souffle aux nouveaux. Le temps de demander ce que c'était, une autre, encore plus voisine.

Des départs de 120, expliquèrent les vœux. Nous avons une batterie, là, tout près.

Mais deux effondrements qui n'étaient plus frangeux jetèrent la colonne à plat ventre dans les fossés, dans les ronces, et à cent mètres, deux obus de 77 se déchirèrent. Les éclats abattaient des branches au-dessus des hommes.

— Pensez-tu! La charrette qui est entrée tout à l'heure a fait bien plus de bruit.

— Allons, debout... Faites passer : en avant!

La route devenait bossuée, ébréchée. On ne marchait plus que par deux, par un. A certaines places, des clairières où des trunks broyés se distinguaient confusément, une bouffée sinistre de charbon et un relent de poudre coupaient les suaves odeurs de la forêt. Une autre colonne — la brigade relevée — croisa celle-ci : des silhouettes terreuses et sentant mauvais, avec un affreux biazur sur le sac, des peaux de bique et de gros bâtons. Ils s'écroulaient tout bas :

— Vous en avez de beaux entrées neufs! Vous nous les remontrerez dans huit jours!

— Ça chauffe, là-haut!

— Allez-vous en première ligne, on a la Barrière!

— Le coran, de la troisième, n'est pas là!

— Plus loin, la troisième... Elle se tout droit aux Quatre-Bras.

Car chaque compagnie, à ce point de la route, prenait un chemin de traversée, menant au secteur dont la défense lui était confiée. On sortit de la forêt, en traversant sur une poutre un marécage ruisselant. Rien des faux pas firent subir des balais partiels aux maladroits.

Lorsqu'on marchait dans cette forêt, on distinguait parmi les branches certaines lumières, comme celle du Petit Poucet : porte de quelque poste, d'une cabane d'artilleur ou de major, entre-bâillée seulement vers la France passée, en effet, rue du côté de l'ennemi, la forêt ne semblait plus qu'une masse noire et morte. Mais des lueurs perçantes, encore plus rares, plus furtives, se dévinaient sur la plaine triste, bornée par un haut mamelon qui avait l'air d'une bête accroupie.

— Tiens, la vois-tu, la butte de V...f Sauté, où il y en a-tu fait tuer du monde!

— Si nous tournons à droite, c'est la Maison-Blanche : un système pépère, le meilleur de tous.

On tourna. Une crête, à peine élevée au-dessus des caissons, abritait la file indienne, qui trébuchait sur la pente d'un sentier large et sinueux. Soudain, une plainte musicale, douce et brève, comme un bizzare cri d'oiseau, moula dans l'air. Très haut, tout près, à droite, à gauche? Qui aurait pu le dire? Personne des nouveaux ne fut troublé par cette note, qui s'annonçait, au prix des grossiers obus, si aimablement : car les progrès de la balistique ont exalté beaucoup de leur prestige à ces dames effluantes — les balles — auxquelles les grognards de Fontenoy réservaient le privilège de baptiser les néophytes, en leur courbant la nuque.

Henry Champly.

LES VOILA DE RETOUR, LES AUTOBUS D'ANTAN

Madeleine-Bastille...

...Bastille-Madeleine

Ce petit événement, qui doit rendre à Paris un peu de sa physionomie et de ses habitudes, on l'attendait, on l'attendait même depuis de longs mois. On l'espérait comme une chose prévue, logique, mais on n'osait plus croire qu'il se réaliserait avant le retour de toutes choses dans leur cadre normal.

Belle Phila, un désespère,
Alors qu'on espère toujours.

Et pourtant depuis hier matin il n'y a plus à douter. Après avoir parcouru à vide pendant deux jours les boulevards pour se pénétrer de l'importance de leurs fonctions désapprises, les nouveaux autobus Madeleine-Bastille accueillent, des voyageurs. Massifs, spacieux, souples et sûrs, ils les reçoivent même avec cette confortable bien-séance qui est la matérielle honnêteté des choses dont on fait usage.

Comme j'ai l'esprit assez enclin au scepticisme, comme les fausses nouvelles circulent plus nombreuses que les voitures servant aux services de transport en commun, j'ai voulu voir et savoir, et être même par-dessus le marché le premier voyageur aux aguets des incidents les plus menus sur cette ligne renouvelée. Je vous l'accorde, c'était assez modeste comme ambition raisonnable : vouloir être là le premier! Encore était-il indispensable de faire un gros effort et d'être sur pied de bonne heure.

L'avenir est à ceux qui se lèvent tôt. De mon tub au Nord-Sud, du Nord-Sud au Métro, de la rue déserte aux sous-solaires peuplés, de la solitude aux houleuses sans pitié, j'ai fini par gagner la place de la Bastille.

Hélas! j'avais, malgré tout, laissé passer l'heure d'être le premier! Deux autobus entourés de curieux — déjà! — stationnaient au bord du trottoir : le second seulement était vide. Ma foi, l'essentiel était bien d'être du premier voyage. Je consentis à être le troisième client de « première », dans le véhicule secoué par le vertige du moteur et cinq minutes après j'entendais le coup de sifflet lançant le signal du départ.

Quand l'autobus démarra, il était 6 h. 40 à l'horloge du chemin de fer de Vincennes. (Je m'étais tant pressé que j'avais oublié ma montre.)

Ma première impression fut celle-ci : La minidette, qui mettait en face de moi le nimbe printanier d'un chapeau de paille pimpant, semblait fort éloignée de partager mon émotion. Elle était dans cet autobus éblouissant, d'un luxe un peu trop neuf, comme elle eût été dans le plus vulgaire des « trams ». Le nez dans un quotidien, elle ne vivait pas l'exceptionnel : elle ne voyait pas dans la rue l'étonnement des marchands de journaux sur le seuil de leur kiosque, ni le mouvement surpris des garçons de café préparant leur terrasse pour cette journée de fête.

A ma gauche, un confrère méthodique et grave prenait des notes discrètes et pathétiques : la matricule de la voiture, le numéro de son billet, le nombre exact de voyageurs, primo en première et secundo en seconde, recensement déjà effectué par le contrôleur, l'intérêt de la première station, — obligatoire, soyons précis, — boulevard des Filles-du-Calvaire, et l'autorité prédominante du waltmann, maniant le volant avec sérénité sous la surveillance d'un anxieux jovial.

Il était 6 h. 57 lorsque nous stoppâmes à la Madeleine. Je m'aperçus alors que mon nombre des privilégiés qui avaient été mes voisins n'avait pas passé jusqu'au terminus, malgré le charme du voyage. Le midmette même s'était éteint. Il ne restait plus à la place de ses cheveux blancs que la carcasse du soleil.

Il me fut loisible de constater que, par le premier autobus, des employés de cette ligne étaient venus prendre possession de leur nouveau poste. Le véhicule avait transporté la chaise, les clés, l'écritoire, les registres et jusqu'aux archives du petit bureau neuf, de la petite cage de verre du boulevard de la Madeleine. On ne soupçonne pas ce qu'il faut de papier et de paperasses pour faire marcher un autobus!

Il n'est pas toujours juste de dire que tout finit chez nous par des chansons. Mais tout finit toujours par des papiers, par de petits « papiers ». — comme on dit en argot de reporter, — quand les événements ne sont pas trop graves. Et c'est pourquoi j'abuserais du bienveillant esprit de mon lecteur si j'allongerais immodestement celui-là. — P. B.

M. Radovitch à Paris

M. A. Radovitch, président du Conseil des ministres du Monténégro et ministre des Affaires étrangères, se trouve depuis deux jours à Paris.

Hier matin, M. Radovitch a été reçu en audience par le président du Conseil, M. Briand.

La Kultur à Stamboul

L'Allemagne a commencé à faire amplement connaître à la Turquie cette admirable Kultur dont l'Europe — l'ingrater! — refuse de goûter les bienfaits.

Pour mon compte, je n'y vois rien à dire. Pas plus d'ailleurs que s'il s'agissait du contraire et si c'était la Turquie qui voulait exporter sa culture en Allemagne.

Ces deux peuples se ressemblent tellement, qu'il est difficile de démêler ce que l'un pourra enseigner à l'autre. Les massacreurs des Arméniens peuvent très bien donner la main aux incendiaires de la Belgique. Même la présence de Bulgares et d'Autro-Hongrois ne dépareraient pas l'assistance.

Mais, depuis longtemps la Turquie a renoncé à ses rêves ambitieux sur l'Europe, et c'est, par contre, l'Allemagne qui a jeté son dévolu sur l'empire ottoman. Il lui faut bien des colonies, n'est-ce pas? Or, comme elle a perdu les autres...

Quels sont donc les moyens auxquels les Allemands ont eu recours pour imposer leur hégémonie intellectuelle sur les rives du Bosphore?

Ils ont commencé par déverser à Constantinople un Balkan-Zug (train des Balkans), plein de Professoren. Le Berliner Tageblatt annonçait naguère l'arrivée en bloc à Stamboul de dix-huit spécimens de cette race.

Puis, sur l'avis du conseiller allemand attaché à son ministère (on sait que dans toute administration turque le fonctionnaire ottoman qui la dirige est aujourd'hui flanqué d'un conseiller envoyé de Berlin : comme cela, ils sont deux à voter), le ministre de l'Instruction publique, Salih Zeki bey, a complètement réformé le règlement de l'Université de Constantinople.

La Koelnische Zeitung nous dit quelles sont ces réformes.

L'Université comprendra désormais quatre Facultés : littérature, technique, philologie et droit. Les étudiants devront au moins étudier une langue étrangère à leur choix. (Je crois pouvoir affirmer que ce choix se portera librement sur l'idiome de feu von der Goltz.)

Le corps universitaire se composera d'un nombre considérable de professeurs allemands et indigènes. Bien entendu, les premiers se réservent la haute direction des seconds, sauf, en ce qui concerne les cours de philosophie.

En effet, le Rector magnificus Samy bey, après avoir pris les ordres de son conseiller allemand (voir plus haut), a estimé qu'il était préférable de laisser aux savants turcs ou arabes, l'enseignement moral de cette vertu, que les officiers et soudards allemands dont pullule la Turquie se chargeront de mettre à dure épreuve.

En dehors des cours réguliers, l'Université ouvrira ses salles à des conférences et des lectures publiques sur l'archéologie, la psychologie, la morale, etc., qui seront faites par des savants allemands.

La Koelnische Zeitung ne donne pas un programme détaillé de ces conférences et lectures, mais on peut imaginer que le premier cours sur l'archéologie que fera le professeur Lehmann-Haupt, sera sur ce sujet : « Comment on transforme en ruines les cathédrales et autres monuments historiques. »

La conférence sur la psychologie sera sûrement calquée sur les « Méthodes et nécessités de la guerre » du grand état-major de Berlin. Les auditeurs la goûteront beaucoup. Manière forte, vols, rapt, pillages, incendies, etc. C'est de la très vieille psychologie, aussi bien en Turquie qu'en Allemagne.

D'ailleurs, l'illustre professeur chargé d'expliquer cette science, a un nom vraiment prédestiné : il s'appelle Mordmann, ce qui veut dire, à peu près, meurtrier.

Quant aux lectures que fera le professeur Anschuetz, quel dommage de ne pouvoir y assister! Entendre un Baché parler de morale!

G.-G. Z.

UNE COMMISSION D'ENQUÊTE

Nos lecteurs connaissent tous M. Charles Brunot, inspecteur général au ministère de l'Intérieur, qui publia une circulaire dont différents journaux se sont émus.

Le Journal officiel a publié hier le décret suivant rendu sur la proposition du ministre de l'Intérieur :

ARTICLE PREMIER. — Il est institué une commission d'enquête chargée d'examiner les faits mettant en cause M. Charles Brunot, inspecteur général des services administratifs.

ART. 2. — Les membres de cette commission seront sous la présidence de M. Hébrard de Villeneuve, président de section au Conseil d'Etat : MM. le colonel Colla, le capitaine de vaisseau Prisson, le contrôleur de 1^{re} classe de la marine Bijard, Leymarie, directeur du personnel et du cabinet au ministère de l'Intérieur, Geler, directeur du contrôle et de la comptabilité au ministère de l'Intérieur, M. Grelat, auditeur au Conseil d'Etat, remplira les fonctions de secrétaire.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les cartes

Je vis entrer un beau gars, ma foi... un sous-officier décoré, tout habillé d'un ancien bleu horizon pour vieilles tranchées. Bronzé et culotté comme une pique, il avait un regard d'arracheur de têtes, et une dent à digérer le pain prussien.

— Tu ne me reconnais pas ?

Non, je ne le reconnaissais pas. Et cependant habilement je reconnais tout le monde.

— Je suis ton vieux Pierrot... Pierre Poinçon !

Ah !... Il aurait pu tout aussi bien dire Charles Martel ou Andromaque : ça ne m'aurait pas plus sonné.

— Pierrot !... Pierre Poinçon !... — faisais-je avec stupéfaction — tu n'es donc pas mort ?

Non, il ne l'était pas. Et il me raconta son histoire, tout en califourchonnant une chaise et en attendant de déjeuner.

— Hé oui !... tu m'as connu, en effet, tout prêt à embarrasser la société, à coups de revolver, d'un pistolet comme moi. Ce n'est pas ma faute : j'ai été toute ma vie le type La Guigne. Toute ma vie j'ai eu une malchance noire comme la violette. Je la traînais, je la portais, j'en répandais autour de moi. Il me suffisait d'être en wagon pour qu'il y ait un accident de chemin de fer ; et je n'ai jamais pu monter en wagon sans faire au moins écraser un chien. Aussi, pense si j'ai été heureux au jeu !... Au baccara, au poker, au bridge... partout j'ai poursuivi la guigne de carte en carte ; je l'ai pourchassée de trèfles en trèfles, de piques en piques, avec un désir fou d'étrangler ça à coups d'atout !... Eh bien, c'est moi que ces oses d'atouts ont étranglé !

« Un petit matin, je suis sorti du cercle avec une culotte !... une culotte phénoménale !... On y aurait logé tout un régiment de zouaves. Il me restait 6 sous, et une nue-proprété d'une vieille tante qui m'a en horreur. Là-dessus je suis allé me coucher.

« J'avais encore au bout des doigts ce frémissement des cartes qui passent. Aussi, toute la nuit, on rêve des cartes ». Ce qu'on perd, dans ces rêves-là !... On rêve qu'on perd sa chemise ; c'est même cela qui vous réveille.

« Cette nuit-là donc je m'endormis rageusement. Comme il se produit dans les rêves, j'étais chez moi, je ne sais pas où, avec des gens que je connaissais très intimement et que je n'avais jamais vus.

« — Vous cherchez vos cartes ? me dit un de ces intimes inconnus. Elles sont là !... Entrez !... » Et il me fit entrer dans une salle de café qui sentait la bière aigre, les mouches crevées et le vieux tabac. Elles étaient là, en effet, mes cartes !... Mais ce n'étaient pas des bouts de carton, cette fois !... C'étaient des êtres en chair et en os !... Quels êtres !... Des trente-deux ganaches étaient assises là, sur les banquettes adossées aux murs. Ah ! quels abrutis !...

« Mon intime inconnu appela :
« — Madame Poinçon !...
« — Ah ça ! je suis donc marié ?... fis-je.

« Tout à coup, il me passa à travers la tête un fétide éclair qui m'inonda d'évidence. Eh oui ! j'étais marié !... Depuis près de 30 ans, j'étais l'époux de cette prognasse hébétée qui s'avancait comme portée sur les pattes de grenouille !... La Dame de Pique en personne, mon ami !...

« En voyant mon air dégoûté, l'intime inconnu eut quelques mots aigres :
« — Eh quoi ! il y a trente ans que vous passez tout votre temps avec !... et vous affectez de ne pas la reconnaître !... O fidélité !...

« Mais, toi... la connais-tu ?... As-tu seulement regardé d'un peu près ce stérile visage hébété !... ces gros yeux fondus de poisson vieux crevé !... ce teint grisâtre de chandelle !...

« Elle a de qui tenir d'ailleurs. Son père c'est Dandin, ce bête bouffé qui joue au briboquet. Et ses trois oncles !... le vieux César à barbe d'anémique et deux aînés de noyé ! Alexandre avec son diadème de carton, ses aîres de matamore et de ganache barbu ! Et M. Charles, donc ! ce doux gâteux effaré, qui nous montre un morceau d'épée !... Pour faire peur à qui ?... Grosse bête !...

« L'intime inconnu embrassa le groupe des 32 avec un large geste : « Les personnes de la famille !... » Et il de son ton d'ordonnateur funèbre. Eh oui ! tout cela, mon vieux, c'était la famille de ma femme !... Un peu mes belles belles-sœurs : Judith, fille d'ouberge !... Argine, avec son menton à caler des boues !... Et Rachel, concierge abêtie par les romans à millions !... Mes beaux-frères, c'étaient ce rossard Hogier, le famélique Hector, Lancelot avec son air malade, et Lahire qui fait pitié !...

« L'intime inconnu m'expliqua : « Que voulez-vous !... Certes, oui, ils n'ont pas des aîres frais de réveille-matin !... Mais voici plus de cinq cents ans qu'ils ne se sont pas couchés une seule nuit !... Et tout le temps battus, les misérables !... Même les plus doux retraités deviennent féroces avec eux et s'écrient : « Battez !... battez-les bien !... » Sans vous faire aucun reproche personnel, j'ajouterai aussi que la société où ils ont vécu n'est pas celle des égards. Voilà cinq siècles, cher monsieur, que ces malheureux fréquentent les pires tripots, les lieux louches !... Depuis cinq siècles ils sont acquinés avec les ratés, les apaches, les clubmen, les oisifs, les déchets, la racaille !... On serait abruti à moins !... Mais votre délicatesse de nez s'offense ?... Ah ! monsieur ! Ces pauvres personnes n'ont pas changé de linge depuis Charles VI !... Respirez un peu ce fumet sauvage : les dessous de cinq siècles d'histoire !... »

« Ainsi parlait ce sombre importun. Au même moment, je m'apercevais que les vingt autres cartes étaient de pauvres monstres qui avaient des numéros en guise de tête, et les as des crochets !... C'étaient mes enfants, paraît-il. A ce coup d'horreur, je me suis sauvé. Mais la troupe des misérables était derrière moi qui galochait dans la rue !...

« J'ai voulu prendre le train. Mais on les a accrochés en queue, dans un wagon à bestiaux !... Ce fut mon voyage de noces. Quel plaisir, hein !... » Enfin, j'ai eu l'idée d'entrer dans un tripot pour m'en débarrasser. Bonne idée !... Il m'a suffi de demander une paire d'as pour voir tous mes crochets s'en aller se cacher sous les tables. Et dès que j'ai voulu un brelan de dames, j'ai vu du coup disparaître ma femme et mes belles-sœurs. A ce coup-là je me suis réveillé.

« — Ah ! me suis-je dit, je vais enfin pouvoir me casser la tête tout mon content !... » Mais la guerre éclata là-dessus... Bonne affaire, ça !... Les Prussiens allaient s'en charger !...

« Je me suis donc engagé. Et me voici... guilleret, et galonné !... Et je suis guéri, mon cher !... guéri à tout jamais de ma funeste passion !... Et je suis encore plus fier d'avoir tué la malchance que d'avoir tué mon vice et des Prussiens !... Car, je le sens, j'ai étranglé la guigne. C'est vrai, ça : maintenant, je gagnerais ce que je voudrais !... J'en suis sûr. Tiens ! essayons !... Un piquet avant le déjeuner !... Un seullement !... Rien qu'un... pour commencer !... »

Gaston Roupnel.

L'émission des valeurs mobilières pendant la guerre

Hier a été promulguée, sous la date du 31 mai, la loi portant restriction du droit d'émission de valeurs mobilières pendant la durée des hostilités. En voici le texte :

« ARTICLE PREMIER. — L'émission, l'exposition, la mise en vente, l'introduction sur le marché en France de titres de rente, emprunts et autres effets publics des gouvernements étrangers, d'obligations ou de titres de quelque nature qu'ils soient, de villes, corporations ou sociétés françaises ou étrangères sont interdites à partir de la promulgation de la présente loi jusqu'à une date à fixer par décret en conseil des ministres après la cessation des hostilités.

« Toutefois, il peut être dérogé à cette disposition par arrêté du ministre des Finances.

« Art. 2. — Les infractions à la présente loi seront passibles d'un emprisonnement de six mois à un an et d'une amende de mille à dix mille francs (1.000 à 10.000 fr.) et en cas de récidive d'un emprisonnement de un à deux ans et d'une amende de dix mille à vingt-cinq mille francs (10.000 à 25.000 fr.).

« L'article 463 du Code pénal sera applicable. »

Un aviateur s'évade d'Allemagne

Après avoir échoué, il y a quelques mois, dans la tentative qu'il fit pour s'évader d'Allemagne, où il était interné, l'aviateur Delaunay vient de réussir à s'échapper.

Pour atteindre la frontière, il a mis vingt-cinq jours, ne marchant guère que pendant la nuit et se nourrissant tant bien que mal avec le peu de provisions qu'il avait emportées. Delaunay repartira prochainement sur le front.

Autocars pour le service des gares

Pour remédier à l'insuffisance des voitures de place et des autos-taxis à l'arrivée des trains du soir à la gare de l'Est, le préfet de police a autorisé l'organisation d'un service de transport en commun pour les voyageurs arrivant par ces trains.

Ces services seront effectués au moyen d'autobus et d'omnibus automobiles qui stationneront dans la cour de la gare et suivront des itinéraires déterminés sur le parcours de quels ils pourront déposer les voyageurs avec valises ou bagages à la main. Les gros bagages devront être laissés en consigne.

La vie chère.

Le problème de la vie chère est-il à la veille d'être résolu ? Il semble que l'on puisse l'espérer. Du moins les pouvoirs publics ont-ils pris des mesures qui paraissent susceptibles d'enlever la hausse continue du prix des denrées. Le ministre de l'Intérieur vient, dans cet ordre d'idées, de promulguer un décret dont les dispositions — si elles sont rigoureusement appliquées — auront déjà des résultats appréciables. Mais un simple décret ne suffit pas ; d'autres facteurs sont à considérer dont l'influence sur la vie économique est importante. Que l'on taxe les denrées, c'est bien ; que l'on fasse appel à la bonne volonté des commerçants, cela contribuera peut-être à améliorer la situation. Mais il est certains inconvénients résultant de la vie chère que ni lois ni décrets ne pourront empêcher, et c'est à la population elle-même qu'il appartiendra d'y remédier de sa propre initiative. Dans beaucoup de familles, dont les ressources sont limitées, quelques privations seront inévitables et les privations influent fâcheusement sur la santé. Les tempéraments délicats, les personnes dont le sang manque de vigueur supportent mal de ne pouvoir varier leur alimentation aussi souvent que de coutume. De là, la recrudescence presque fatale des cas de faiblesse, d'anémie, de neurasthénie. C'est alors que l'initiative privée peut utilement intervenir. L'organisme débilite a besoin d'un soutien, d'un stimulant et, sous ce rapport, les Pilules Pink obtiennent chaque jour des résultats tout à fait probants. Par les vertus qu'elles possèdent particulièrement, les Pilules Pink, que chacun peut se procurer dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte et de 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco, rendent sa pureté et sa force au sang le plus appauvri ; elles font disparaître l'anémie, ainsi que les troubles qui en résultent, et elles rétablissent l'équilibre physique en tonifiant les nerfs.

LA QUESTION DU CHARBON

LONDRES, 1^{er} juin. — Les représentants des exportateurs de charbon et des propriétaires de mines ont tenu une conférence avec la commission française pour la fourniture du charbon.

Il s'agissait de mettre au point la nouvelle réglementation devant entrer en vigueur le 1^{er} juin. Les parties sont arrivées à un accord complet, mais l'organisation en France étant encore incomplète du fait qu'on avait dû attendre la fin des pourparlers de Londres, l'entrée en vigueur du nouveau règlement sera retardée. Pour les achats déjà faits, les livraisons seront exécutées d'après l'ancien système, sous réserve de la ratification des commissions locales. Toutefois, aucun contrat de livraison ne pourra être fait pour une date ultérieure de juin.

Faits divers

PARIS

Un suicide dramatique

Dans la matinée d'hier, vers 10 heures, un marinier repêché dans la Seine, au quai du Louvre, le cadavre d'un homme paraissant âgé d'une cinquantaine d'années, et correctement vêtu.

Le corps avait séjourné une huitaine de jours dans l'eau, et, constatation troublante, les jambes étaient solidement liées avec une corde.

On émit tout de suite l'hypothèse d'un crime, mais l'enquête faite par M. Lebanc, commissaire de police du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, établit, dans le courant de la journée, qu'il s'agissait d'un suicide.

Le défunt était un rentier nommé Emile Malot, âgé de cinquante-trois ans, demeurant 13, rue de Lagny, à Montreuil-sous-Bois.

Atteint depuis quelque temps déjà de neurasthénie, il avait la hanche du soldat et avait tenté, à diverses reprises, de mettre fin à ses jours.

On a trouvé à son domicile, placé bien en apparence sur une table, une lettre dans laquelle il déclarait qu'il allait se noyer et, cette fois, ne pas se manquer.

En conséquence, le cadavre a été transporté à Montreuil-sous-Bois et le permis nécessaire à l'inhumation a été demandé au Parquet.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

AUTOUR DU ZEPPELIN DE SALONIQUE



Lorsque les débris du zeppelin, retirés des marécages du Vardar, eurent été ramenés à Salonique, ce fut à qui s'approcherait de la gigantesque carcasse pour y prélever un petit souvenir. Les infirmières de la Croix-Rouge ont fait, elles aussi, une promenade autour du monstre, et elles ont choisi des débris d'aluminium qui deviendront pour elles de glorieux bijoux, après la guerre.

Les pères de famille et la loi de recrutement

Nous parlions, il y a quelques jours, de l'article 48 de la loi de recrutement qui, pour alléger les obligations militaires des citoyens chargés de famille, fait passer de droit dans l'armée territoriale les réservistes pères de quatre enfants au moins, et, dans la réserve de celle armée, quelle que soit leur classe, les pères de six enfants.

Cela paraît, à première vue, tout simple, et cependant, dans la réalité, il en résulte des différences que des exemples seulement peuvent faire ressortir :

1° Un homme de trente-cinq ans (classe 1901) ayant quatre ou cinq enfants ne bénéficie d'aucun avantage, étant par son âge affecté normalement dans l'armée territoriale ; s'il devient père d'un sixième enfant, il passe dans la R.A.T. (1894) et gagne alors sept classes ;

2° Un homme de vingt-huit ans (classe 1908), suivant le nombre de ses enfants, gagne dans le premier cas ci-dessus sept classes, et, dans le second, quatorze ;

3° Un homme de quarante et un ans (classe 1895), père de quatre ou cinq enfants, n'obtient de ce fait aucun changement de catégorie (A.T.) ; son sixième enfant ne lui fera franchir qu'une seule classe (R.A.T. 1894).

La disproportion des avantages procurés par l'article 48 est manifeste, et ce n'est pas la seule critique qu'il y aurait à faire de ses dispositions. En temps de guerre, les conséquences en sont d'autant plus accentuées que tout autres sont l'affectation et le tour de départ au front des catégories de A.T. ou de R.A.T.

Un système de péréquation, proportionnel au nombre d'enfants et progressif, paraîtrait, à la fois, plus équitable, plus conforme à la loi de l'impôt du sang, et plus... encourageant.

Il ne serait que juste de l'établir à partir de deux enfants ; pour deux, trois ou quatre enfants, le bénéfice serait d'une classe par enfant ; cinq enfants donneraient un gain de six classes, et six enfants de huit classes.

Mais cette avance devrait être définitive et emporter la libération totale à la même époque que la classe de mobilisation acquise, tandis qu'aujourd'hui cette catégorie reste quand même soumise pendant vingt-huit ans aux charges militaires. Tout père de deux enfants ne devrait donc plus que vingt-six années ; le père de quatre, vingt-quatre ; le père de six, vingt.

Ce n'est pas la libération anticipée de deux ou trois classes de R. A. T. qui, pour les moins nombreuses familles et tout en étant très appréciable pour elles, pourrait avoir une répercussion notable sur les effectifs généraux. Quant aux plus nombreuses familles, qu'y aurait-il d'excessif à ce qu'un citoyen ayant donné six enfants à la patrie fût tenu pour quitte à quarante ans et assuré, à tout événement, de pouvoir se consacrer aux soins que réclament leur éducation et leur établissement ? Et tout n'est-il pas en rapport ? Les enfants, plus nombreux, ne viendront-ils pas, par un jeu régulier, compenser largement, plus tard, les vides produits par les pères libérés ?

C'est sans doute un problème de l'après-guerre, mais d'autant plus angoissant que la portée des événements actuels, sous ce rapport, ne peut être calculée.

Les conséquences de 1870 se traduisirent par un déficit de 39,000 hommes sur le contingent de la classe 1891, correspondant aux naissances de l'année de la guerre. Le recensement de cette classe donna seulement 277,425 inscrits, contre un chiffre moyen de 310,000 observé pendant une longue période contemporaine.

Qu'en sera-t-il dans vingt ans ? Et, dès maintenant, combien d'hommes en pleine jeunesse ou dans la force de l'âge auront disparu dans cette tourmente ?

Nos pertes restent ignorées du public ; la seule idée comparative — entre les deux cataclysmes — qu'on puisse avoir en ce moment est dans l'examen des pertes allemandes.

Pendant la guerre de 1870-71, d'après le maréchal de Moltke, elles furent de 123,453 hommes, plus 6,247 officiers, sans compter ceux qui succombèrent aux suites de leurs blessures ou leurs maladies.

La guerre actuelle coûte à l'Allemagne, en tués, morts de maladies ou disparus, 1,500,000 hommes, soit, déjà, dix fois plus. Et ce n'est pas fini !

Commandant V...

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le capitaine de frégate Berger, du *Petit-Thouars*, est nommé au commandement du croiseur de 2^e classe *Du Chayla*.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à des demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Les bleuets ont leurs clubs

Tout a été prévu pour que les jeunes soldats de la classe 17 forment une troupe d'élite, aussi remarquable par la vigueur physique que par l'entraînement et la détermination à servir glorieusement le pays. Donner à ces *bleuets*, comme on les nomme, une installation hygiénique, des repas abondants, les douceurs du café et du thé, ne les astreindre qu'à des heures de travail soigneusement calculées selon leurs forces, c'était là déjà une série de mesures propres à calmer les inquiétudes des familles. On a été plus loin. L'autorité militaire a songé aux heures de liberté des jeunes soldats, à l'emploi qu'ils en pourraient faire, aux tentations des villes, et pour eux ont été organisés des cercles dont le rôle est inappréciable. Au sortir de la caserne à six heures, à l'heure même où commence à rôder par les rues le danger qui alarme les mères, le jeune poilu peut se rendre à son cercle ainsi que le fait un clubman parisien.

Des *Foyers du Soldat* ont été fondés conformément à une circulaire du général Gallieni, alors ministre de la Guerre. Longtemps avant ces créations, des cercles réservés aux militaires fonctionnaient dans un grand nombre de villes. Le Cercle National du Soldat de Paris, situé, 15, rue Chevert, fut inauguré par le lieutenant René Thorel, dès 1909. Plusieurs centaines de militaires le fréquentent chaque jour. La Société française de Secours aux Blessés a ouvert des établissements du même genre au cours de l'année 1915, rue Jouffroy, rue Ordener, rue Lecourbe, etc., sous la direction de Mme la marquise de Montebello, Mmes Le Masson, Fournier, Fontana et Le Mardèle, M. le prince Murat, MM. Pépin Lehalleur, Bardot, Gaveau et Fontana.

A Marseille, un artiste peintre, M. José Silbert, dirige un Cercle du Soldat où défilent tous les jours environ 1.500 hommes.

A Rouen, Mme Maillard préside aux destinées d'un club du même genre.

Partout la disposition est à peu près la même : une salle de café où les consommations sont ou gratuites ou payées au prix modique de 0 fr. 10, une bibliothèque, une salle de correspondance où le soldat trouve à sa disposition tout ce qu'il faut pour écrire ; et il en use. Le cercle de Marseille expédie quotidiennement 400 lettres. La plupart de ces clubs possèdent un billard et un piano. Des concerts fréquents sont organisés par les artistes mobilisés dans les différentes garnisons. Il n'est pas rare de voir figurer sur le même programme un pianiste célèbre, un acteur du Théâtre Français, un chanteur de l'Opéra et plusieurs comiques de la Scala ou de l'Eldorado.

Les Cercles du Soldat ont détruit — un peu tardivement — cette légende que le dépôt était, en temps de guerre, un endroit où l'existence était plus pénible à supporter qu'à n'importe quelle partie du front.

L'ennui des soirées en province est désormais épargné à nos hommes et le mérite en revient autant au ministre intelligent qui a pourvu aux récréations du soldat qu'aux généreux civils qui ont complété son œuvre.

Gaston Dechartres.

Un prix de littérature de guerre offert par un Américain

M. Donald Harper, avocat à la Cour suprême des Etats-Unis, vient de fonder un prix de 1,000 francs « pour une œuvre littéraire inspirée par l'entrée des troupes françaises en Alsace-Lorraine ».

Tous les Français apprécieront ce geste d'un Américain qui a tenu à marquer sa sympathie à notre pays sous une forme qui nous va droit au cœur.

Ce prix sera décerné selon les intentions du donateur, par le Comité France-Amérique, où les œuvres peuvent être adressées : 21, rue Cassette.

A L'HOPITAL DE L'ECOSSE

Sous le patronage du Comité l'Effort de la France et de ses Alliés, la première manifestation en l'honneur de l'Empire britannique a eu lieu mercredi à l'hôpital de l'Ecosse.

M. Emile Boultroux, de l'Académie française, présidait la conférence de M. Lebrun, ancien ministre, qui parla du voyage en Angleterre et en Ecosse de la délégation française interparlementaire franco-britannique. Il sut, à la fois, montrer l'activité grandissante de notre grande alliée et dégager les conséquences morales et matérielles du rapprochement chaque jour plus significatif des deux pays de l'Entente. La conférence fut chaleureusement applaudie par les hôtes du docteur Ch. Bonnet, médecin-chef.

M. Emile Boultroux, en quelques paroles d'une simplicité émouvante, avait auparavant rappelé les liens qui unissent la pensée française à la pensée britannique de tous les temps.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Espagne a félicité S. A. R. l'Infant Don Alfonso de son vol en aéroplane de Madrid à Carthagène, vol effectué en 3 h. 35 minutes.

Une dépêche reçue de Carthagène annonçait que l'Infant y a déjeuné et visité ensuite les batteries du port. A son retour, un thé lui a été offert par les officiers d'infanterie. S. A. R. est reparti en aéroplane pour Madrid.

INFORMATIONS

— La duchesse de Westminster est arrivée à Paris, venant de Paris-Plage.

BIENFAISANCE

— Dimanche, lundi et mardi prochains, dans la salle des Fêtes de la mairie de Saint-Mandé, Grande Vente de Charité au profit de l'Hôpital auxiliaire n° 18, organisée par la Croix-Rouge Française (Société de Secours aux Blessés militaires, comité de Saint-Mandé).

— La baronne Thénard a légué à l'hôpital de Vernon son château de la Madeleine, à Pressagny-l'Orueilleux, avec le parc en dépendant, le tout devant servir de résidence aux malades du département de l'Eure, ainsi qu'une rente annuelle de 10,000 francs pour l'entretien de cet asile.

MARIAGES

— Hier, à Paris, a été célébré le mariage de Mlle Carmou Barantin, petite-fille de Mme Elise Reclus, avec M. Eugène Dhucque, architecte, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles, chef de la mission du ministère des Sciences et des Arts près de l'armée belge, chevalier de l'Ordre de Léopold.

— Le mariage du comte Jean de Bremond d'Arz, ancien officier de cavalerie, grand propriétaire au Cambodge, actuellement au front comme lieutenant d'artillerie coloniale, avec Mlle Marie de Rouville, a été béni dans l'intimité en l'église Saint-Sulpice.

— A la mairie du seizième arrondissement a été célébré le mariage de Mlle Fiske, fille de la comtesse Lionel de Montesquiou-Fézensac, avec M. Samuel Fay. Les témoins étaient : M. Wood Bliss, conseiller à l'ambassade des Etats-Unis, et M. Kelly, avocat sollicitor ; le duc de La Rochefoucauld et le comte de Montesquiou-Fézensac.

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Marie-Madeleine Jarque de Hrasny, fille d'un des plus actifs promoteurs du mouvement séparatiste tchèque en faveur des Alliés, avec M. Ivan Stofl, lieutenant dans l'armée serbe, cité à l'ordre du jour, aide de camp du député tchèque Durich.

— On annonce le prochain mariage de notre confrère M. Gaston Picard avec Mlle Suzanne Souriaux.

NAISSANCES

— Mme Bailly, femme du docteur Bailly, actuellement au front, a mis au monde, à Plombières, un fils, Jean.

— La comtesse P. du Silliant a donné le jour, à Toulouse, à une fille : Hélène.

— Mme Jacques de Cormont est mère d'un fils qui a été appelé Jean.

— Mme H. Boral de Bretail, femme du sous-lieutenant, a donné le jour à une fille qui a été appelée Elisabeth.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De l'intendant général Duching, ancien directeur du service de l'intendance du gouvernement militaire de Paris, décédé à Limoges, âgé de soixante-six ans, commandeur de la Légion d'honneur ;

De colonel Garnier, commandant le 112^e d'infanterie, de Toulon, mort des suites de graves blessures reçues dans un récent combat, âgé de cinquante-huit ans ;

De Mme Ferdinand Scherrer, de Delfort, décédée le 30 mai, à Lyon ;

De Mme Besson, décédée en son domicile, 10, rue du Général-Foy ;

De M. Henry d'Hérail de Brisis, officier de cavalerie, capitaine au 147^e d'infanterie, cité trois fois à l'ordre du jour, mort pour la France, âgé de vingt-cinq ans ;

De M. René Cogniet, décédé en son domicile, 4, rue de Phalsbourg, âgé de soixante-sept ans ;

De lieutenant Richard Priess, du 1^{er} dragons, mort à Lunéville des suites de ses blessures, fils du lieutenant-colonel de chasseurs et de Mme, née de Margerie ;

De Mlle Marguerite du Breil de Pontbriand, fille du comte Roland de Pontbriand, engagé volontaire pour la durée de la guerre, et de la comtesse, née Dumont-Sauzet, décédée. Un de ses frères a été tué en Champagne ;

De Mme Marcelle Baudry de Unasé, décédée à Buenos-Aires ;

De Mme Robert Baucher de Beauvregard, née Marie-Anne de Chateaubriand, décédée au château de Parcioux (Ain), fille du comte Henri de Chateaubriand, ancien secrétaire d'ambassade ;

De docteur Blanc, ancien maire d'Aix-les-Bains, décédé en cette ville, âgé de soixante-cinq ans, officier de la Légion d'honneur ;

De M. Robert Burd, décédé à Londres, à soixante-dix ans. Propriétaire des grands magasins de Saint-Paul's Churchyard et correspondant des grands magasins du Louvre à Londres ;

De M. Pierre Grenier, juge suppléant au tribunal civil de Reims, commandant le 1^{er} bataillon de chasseurs alpins, mort pour la France le 19 mai, en Alsace, fils de feu M. Grenier, ancien préfet de la République et trésorier général ;

De Mme la générale Putz, née Gougeon, mère du général G. Putz, commandant le 4^e corps d'armée, du capitaine M. Putz, de l'état-major du corps d'armée, et de Mme Henri Jannet, femme du chef d'escadron d'artillerie, mort pour la France ;

De M. Jeanne Noll, le grand constructeur de chemins de fer américains, décédé à Saint-Paul à soixante-dix-huit ans ;

De M. Falcon, ancien maréchal des logis, un des derniers survivants de Reichshoffen, décédé à Villeneuve (Aube) ;

De sous-lieutenant de chasseurs à pied Maxime Choinet, mort pour la France le 21 mai, cité trois fois à l'ordre du jour, fils de M. et Mme Georges Choinet et le frère du sergent-père aviateur Raymond Choinet ;

De docteur André Chataing, décédé subitement à Allervard, à trente-quatre ans, médecin consultant aux eaux d'Allervard, frère de l'abbé Paul Chataing, mort pour la France.

Un ascenseur à la station du métro "Opéra"

Nous allons avoir enfin l'ascenseur du Métro de l'Opéra, commodité que l'on nous promet depuis si longtemps. La guerre avait retardé les travaux destinés à faciliter l'ascension des trois étages souterrains de cette station. Mais un groupe vient d'être achevé et sa mise en fonction est prochaine. Tant le monde s'en amuse, en pensant aux nombreux blessés qui ne pouvaient que péniblement les marches de rudes escaliers au milieu d'une foule qui n'a pas toujours la tenue d'aller moins vite.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc

THÉÂTRES

Au théâtre Antoine. — Les engagements de M. Vilbert, Mmes Marguerite Deval, Yvonne Printemps, Albany, M. Paillet, Mlle Delmarès, etc., qui doivent jouer dans la nouvelle revue en cours de répétitions obligent la direction à interrompre en plein succès les représentations de *Papillon dit Lyonnais* le *Juste*, qui ne sera plus donné qu'aujourd'hui, demain et dimanche en matinée et soirée. A partir de lundi, relâche pour répétitions.

Les Trente Ans de Théâtre. — La soirée que les Trente Ans de Théâtre donneront lundi prochain au Théâtre-Lyrique sera l'avant-dernière de la saison.

Mme Liliane, entourée de ses élèves, a répété hier sur cette scène la *France victorieuse*, dont elle est l'auteur, et la *Marseillaise*. Rappelons que le spectacle de cette représentation comprendra en outre : la *Joie fait peur* (Mme de Féraldy), Dehelly, Georges Le Roy, Mmes Pierson, Yvonne Liffrau, Jeanne Rémy, de la Comédie-Française, la *Vie de bohème* (quatuor), (Mmes Edmée Favart, Thérèse, MM. Paillet, André Allard, de l'Opéra-Comique), *English School* (M. Georges Paillet, de la Comédie-Française; Mlle Maxa), *Danses alsaciennes* (Mlles Charles, Camille Bous, Mlle Hing, de l'Opéra; duo de la *Fille Angot* (Mlle Jane Morlet, M. de Baumayrac), duos et chansons (Mlle Marguerite Deval, M. Guyon fils). Le spectacle commencera par une causerie de M. Paul Pellier, avocat à la cour.

Une conférence Raymond Duncan. — Le mercredi 7 juin, M. Raymond Duncan fera à la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Albion, à 3 heures 1/2, une conférence sur : *la Beauté enfantine dans la douleur*.

CINEMAS -- ATTRACTIONS

AU GAUMONT-PALACE. « L'HOMME DES POISONS »

L'Homme des poisons. Ce nouvel épisode passionnant de la série de Mazamet et Guérande sont devenus les grands favoris.

La chance, qui semblait vouloir rester favorable aux aventuriers, tourne contre eux.

Le Bluff et *Georget se marie*.

Après une nouvelle série de vues en couleurs défilant quelques-uns des mystères de la *Vie aquatique*. Les vaillantes troupes alliées sur le front d'Orient et une imposante cérémonie au camp anglais.

En dernière actualité, les imposantes obsèques nationales du général Gallieni, le glorieux défenseur de Paris.

Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

A l'Omnia-Pathe, *Panther*, par la maison Gandini (de Turin), d'après un scénario d'un écrivain anglais, M. James Dangler. A voir aussi le *Souper tragique* (avec Duquesne et Wague), *Cœur et courage*, avec Napierkowska; les dernières actualités du front; bien d'autres vues encore. La clientèle de l'Omnia constate la supériorité de la projection et l'excellence de l'orchestre; tout y est donc réuni pour en faire le cinéma préféré de la clientèle élégante.

A l'Olympia. — Le nouveau spectacle de cette semaine comprend : le trio Eldon, *Gaby Montbreuse*, Carlton, *Lucy Derymon*; les débuts de *Thurber and Thurber*, américains comiques, *Druck*, the *Ove Flying Barward's*, *Fernandez*, *Maimott*, the *Sisters Draftr*, *Norette May*, *Campbell et Baisden*, etc. Aujourd'hui, matinée : tantouls 1 fr. soirée, 1, 2, 3 francs.

VENDREDI 2 JUIN

Comédie-Française. — A 8 heures, le *Dédale*.
Opéra-Comique. — Samedi, à 7 h. 30, *Carmen*.
Opéra. — A 8 heures, ballet-concert. A 8 heures, *Tricouche et Coquelicot*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Papillon dit Lyonnais le Juste*.
Ambigu. — A 8 heures, la *Femme X...*
Apollo. — A 8 h. 15, la *Demoiselle du Printemps*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polich et Perimutier*.
Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 3 heures. Soirée à 8 h. 30, les *Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.
Grand-Guignol. — A 2 h. 30 et 8 h. 40, le *Château de la Mort brulée*.
Gymnase. — A 8 h. 50, la *Charrette anglaise*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.
Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*.

Théâtre de la République. — A 8 h. 30, la *Revue*.
Théâtre de la Ville. — A 8 h. 30, la *Revue*.

PROLOGUE D'EXCELSIOR DU 2 JUIN 1916

33

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XVIII

Ils lui montrèrent un seau plein d'eau potable, provision recherchée et mise à l'abri dans une excavation; ensuite ils lui indiquèrent du bois à brûler, une machine pour du café et tout un matériel de paquets provisoires, c'est-à-dire des tubes de remède d'iodé, du coton, du linge et des épingles de sûreté. C'était un véritable trésor dont Gringaud connaissait tout le prix.

— Comme ça, fit-il, pas de médecin à demander; on se soigne tout seul.

— On laisse le fourbi quand on s'en va, dit l'ancien soldat qui a besoin et qui peut. On augmente le matériel avec ce qui est sur les morts. Tu comprends, le pansement, on ne l'envoie pas aux familles pour le partager entre les héritiers.

Suffit, c'est la succession des poilus. Au revoir, merci, portez-vous bien, je paierai le médecin. En avant le tir aux pigeons.

Gringaud, au dépôt, avait amplifié sur la guerre; il l'avait embellie; ainsi il n'avait jamais parlé des tranchées en boyau où l'on attrape la courbature et où il faut rester pendant des heures accroupis sans pouvoir, pour se distraire, tirer un boche ou deux, mais il n'avait pas surfait son ha-

Porte-Saint-Marlin. — A 8 h. 15, la *Flambée*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Vetillier de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès), *Chez les Benoiton*. Matinée jeudi et dim.
Renaissance. — A 8 h. 30, *L'Hôtel du Libre Echange*.
Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Fille de Mine Angot*.
Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York*.
Vandœuvre. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 42-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *L'Homme des poisons*.

Sur le front d'Orient; les Obsèques du général Gallieni.

Loc. 1, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, bd des Italiens).

De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Panther* (sensational); *Le Souper tragique* (Duquesne et Georges Wague); *Cœur et cœur* (Napierkowska). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — S. O. S., Télégraphie sans fil, le Capitaine Courtouille, Harem algérien.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Le Cinéma des Nouveautés

Aubert-Palace (juste en face

le Crédit Lyonnais) reste tou-

jours le plus couru des ciné-

mas parisiens, grâce à l'élé-

gance de sa clientèle, au con-

fortable de sa salle et au

choix de ses programmes. Le

programme de cette semaine

comprend un drame poi-

gnant : *La Dame au papillon*

noir; *L'Homme des poisons*



« LES VAMPIRES »

(suite des *Vampires*); *Le Bluff*,

comédie comique; *Dingo*,

barbier mexicain, amusant.

Tous les films du front, les

Chiens aux armées d'Alsace;

Nouveautés - Journal, faits

divers mondiaux. — Grand

orchestre symphonique. —

Séances permanentes de

deux heures à onze heu-

res.

A TIVOLI-CINÉMA

Le célèbre héros, le bon géant qui

fut un des triomphateurs de *Cabiria*,

l'admirable Maciste, paraît cette fois

dans un film moderne qu'il remplit

de ses prodigieuses aventures. De la

gaieté, de la bonne humeur, de

l'émotion, il y a de tout cela dans

Maciste, chef-d'œuvre cinématogra-

phique. Au programme s'ajouteront

cette semaine : *Le Souper tragi-*

que, scène dramatique *Dingo*, bar-



« MACISTE »

bier mexicain, comique; un docu-

mentaire artistique : *Danses au Ja-*

pon. Tous les films du front : *Les*

Chiens aux armées d'Alsace; *Ti-*

voli-Journal, faits divers du monde

entier. Rappelons que Tivoli-Ciné-

ma, 14, rue de la Douane, donne tous

les jours des matinées à deux heu-

res trente, avec le même programme

que le soir. Location : Téléphone

Nord 26-44.

biété au fusil. Gringaud visait d'une façon remarquable et pour peu qu'un copain sût le renseignement sur l'ennemi en regardant au périscope, il abattait les occupants d'une tranchée ennemie absolument comme s'il canardaient en temps de paix des poupées du jeu de massacre de la foire de Neuilly.

— Allons, la mariée, faisait-il en serrant les dents, et en avant le premier témoin et le maire. Il accomplissait cette tâche sanglante avec une insouciance furieuse, car il ne considérait pas les incendiaires et les pillards de la Belgique dont parlait la chronique de la guerre comme des hommes. Il les appelait « Boches », et il était là, selon son expression favorite pour leur servir des prunes. De plus, se souvenir de la mémorable bataille de Charleroi où il avait été blessé légèrement après avoir tué un nombre respectable d'ennemis, il ajoutait :

— Le Boche aux prunes, c'est comme le lapin aux pruneaux. Ça se sert dans les Flandres.

Pour écrire l'histoire d'une tranchée avec franchise, il faut avouer qu'on s'ennuya ferme dans celle de Didier et de Gringaud tout le jour de leur arrivée au front. Il fallait rester dans un boyau, à deux cents mètres de l'ennemi, sans supporter d'attaque et sans tirer un coup de fusil.

Les hommes ne se dérouillèrent un brin les jambes et l'esprit qu'en essayant de voir devant eux et à la dérobée.

La consigne était de ne pas bouger sans les ordres du capitaine, et le caporal, à plusieurs reprises, rappela ses hommes à l'ordre et leur consigna la posture lapin au fond de l'entonnoir.

Dans l'après-midi, Gringaud parla d'aller la nuit jusqu'au talus qu'il distinguait et d'où l'on tirait des Allemands.

— Comme a l'habitude aux canards, assura-t-il.

— Nous prend-on pour des frioteurs ? Et puis, qu'on nous amène ici pour remporter la victoire, c'est à nous d'aller la chercher ; elle ne viendra pas toute seule, fit-il encore.

Didier calma de son mieux ce camarade trop bouillant. Il lui assura que si on leur défendait d'agir pour le moment, c'était afin de préparer quelque coup d'ensemble pour la nuit suivante.

— Et alors on visitera les appartements de ces messieurs d'en face, se réjouit le soldat.

Didier sortit de sa poche le jeu de cartes dont il s'était muni, et quand ils furent aux prises avec la dame de cœur et l'as de pique, les poilus, calmes, ne parlèrent plus de sortir inconsidérément de leur tranchée et d'exposer sans nécessité des existences qu'il fallait vendre chèrement à l'ennemi.

La belle de notre manille ne fut pas disputée, car au milieu de la journée un duel d'artillerie commença par-dessus les tranchées des deux camps.

Le bruit des obus et les éclats de la mitraille se rapprochant, Gringaud jeta les cartes qu'il tenait à la main et s'écria :

— Pas la peine de continuer ; tout à l'heure on ne s'entendra et ne se verra peut-être plus. Il vaut mieux préparer son sac et attendre en fumant une cigarette...

Le 75 répondant au canon allemand, les obus se croisèrent bientôt au milieu du craquement des arbres et du sifflement des projectiles et des pierres qui volaient comme si elles devenaient folles. Parfois les plus courageux n'entendaient que le vacarme sans trembler. Mais si certains ne craquaient pas la tranchée de Didier saluèrent le feu de cette manière involontaire, ce ne sera pas Gringaud, le chevronné de la bande, qui rira de leur

LES SPORTS

CYCLISME

Le brevet de bombardier-mitrailleur en avion. — Un décret du ministre de la Guerre institue pendant la durée des hostilités, pour les militaires de tous grades, un brevet de bombardier-mitrailleur en avion, un brevet de bombardier-mitrailleur en avion qui comprendra deux spécialités : celle de bombardier et celle de mitrailleur. Le brevet des deux spécialités n'est accordé qu'après un stage au front.

Troisième réunion de la F.A.S. — Au bénéfice de la préparation militaire de l'U.V.F., la France Athlétique Sportive organise pour le 4 juin, à 2 h. 30, au Parc des Princes, sa troisième réunion sur piste. Quatre courses sont au programme :

1. **Prix de Printemps**, scratch, 3.333 mètres 5 tours de piste par séries et finale (engag., 0 fr. 50).
2. **Hauteprix du Prix de l'Heure**, 801 mètres (1/2 mille) par séries et finale (engag., 0 fr. 50).
3. **Challenge de Vitesse**, par équipes de trois coureurs de la même société (ou de trois individuels) (engag., 1 fr. 50 par équipe).
4. **Prix de l'Heure**, une heure sans entraînement (engag., 1 fr.).

On s'engage à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, et à la Société des Courses, 37, rue Saint-Georges. Clôture des engagements ce soir.

Le Brevet de cycliste militaire de 100 kilomètres. — L'U.V.F. Véloclub de France organise, dimanche 4 juin, une épreuve de 100 kilomètres pour l'obtention de son Brevet de cycliste militaire. Parcours Champigny-Gouberni-Nangis et retour. Départ à 11 heures, en partant de la côte de Champigny. Les inscriptions sont reçues au bureau militaire de l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, à Paris, jusqu'à aujourd'hui, 5 heures du soir.

L'U.V.F. à Lyon. — Sous le patronage de notre confrère le *Lyon Républicain*, le Comité sportif du Rhône de l'U.V.F. organise, pour le 11 juin, un grand Championnat international sur le parcours Lyon-Vienne-Tour-Bonnay-Beaurepaire-Vienne-Lyon, soit 170 kilomètres. Ce critérium comporte un challenge, dit « Challenge des Héros », qui consiste en un superbe bronze d'art, offert par M. Didier, chef délégué, et Durand, en souvenir des délégués de l'U.V.F., Rillon, Dreyfus, Bolland, Martin, tombés au champ d'honneur.

GOUTTES
DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

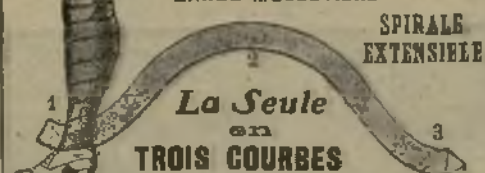
**MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIQUE**

**PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, R. de Valenciennes, Paris.

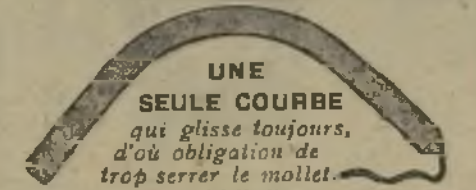
DEMANDEZ
LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE



La Seule en TROIS COURBES
s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE



UNE SEULE COURBE
qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or; 2^e qualité : Marque Rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.

Gros : La Touriste, Paris.

Carburateur
ZENITH

sont appréciées pour tous les avantages qu'il donne aux milliers de véhicules de toutes formes et de toutes puissances qui sillonnent les routes du front.

Société du Carburateur ZENITH
Siège social et Usines : 41, Chemin Feuillet, LYON
Maison à PARIS : 45, rue du Débarcadère



Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandé... 4 fr. 50
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75

HÉMORROÏDES

Peu de personnes ignorent que la triste infirmité constituent les **Hémorroïdes**, car c'est une des affections les plus répandues, mais comme on n'aime pas à parler de ce genre de souffrances, on sait beaucoup moins qu'il existe un médicament l'**Ellixir de VIRGINIE NYRDAHL**

qui les fait disparaître sans danger. Goût délicieux. Envoi gratuit et franco de la brochure explicative ainsi que d'un petit échantillon réduit au dixième occupant cette annonce et l'adressant à : **M. NYRDAHL**, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris.

Le véritable produit connu sous le nom d'**Ellixir de Virginie** porte toujours la signature de **Marquise Nyrdahl**. Tenez-vous-en.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite

Elles ont commencé par souffrir au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'**Hygiène des Dames** (1 fr. 25 la boîte).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'âge, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, toutes pharmacies : 4 fr. la boîte ; 4 fr. 80 franco ; les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 francs adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 81

Le gérant : VICTOR LAFRANÇOIS.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard

leur. Il sait que cette émotion qu'il appelle avec politesse « sucrer des fraises » attend de braves poissards quand ils en sont à leurs débuts guerriers.

Nos soldats firent le gros dos, et silencieux, la tête protégée par leurs sacs, ils se turent : quand Gringaud entendit une fusillade nourrie à laquelle par discipline il ne pouvait prendre aucune part, il faillit se révolter.

C'était un vacarme infernal, la tempête atroce était déchaînée par la main des hommes, et il fallait vivre au milieu d'elle absolument comme si elle était un élément inévitable et sans songer qu'elle fauchait à chaque minute des vies précieuses en temps ordinaire, si précieuses que rien ne cadrait pour les garantir et que des milliers de médecins et de chimistes s'appliquent à les préserver.

La nuit descendit lentement après un coucher de soleil sanglant dans un horizon d'orage. Quand elle eut étendu des ombres favorables sur le champ de bataille, le signal de partir fut donné aux soldats.

Comme par magie, comme si elles descendaient du ciel, des voix crièrent en même temps dans les tranchées.

Tout le monde dehors, rassemblement sur la route.

— Allons-y, dit Gringaud, et que chacun en prenne pour son grade, le caporal d'abord, nous ensuite. Vite, ça va chauffer, et à deux pas d'ici, laissez l'eau et la charpie pour ceux qui en auront besoin tout à l'heure et qui seront par ici.

Dehors, à quelques mètres, sur la route, un tout jeune capitaine récemment sorti de Saint-Cyr levait son sabre en signe de ralliement. Il rassemblait la compagnie.

Sous le crépuscule terne, la mitraille et les balles gélaient avec acharnement.

Didier était pâle. De terreur ? Non, de rage plutôt. Il eût voulu sabrer les ennemis si proches, les chasser hors de France.

Sa femme, sa fille, dédaignées autrefois, ah ! qu'il les chérissait, tandis que la sensation de leur faire un rempart de son corps l'empoignait. Il tendait la poitrine, serrait son fusil d'une main nerveuse. Il voulait recevoir et donner mille coups pour éviter les ricochets d'une défilée à Bland, à la maison qu'il avait abandonnée.

« La victoire en chantant », pensait-il, tandis que les balles sifflaient, glissaient et passaient autour de lui. Et ce fut miracle qu'il ne fut pas atteint.

Le miracle fut de courte durée, il cessa après l'épaulement et la riposte de Didier et de son escouade qui défendaient à ce moment une tranchée avancée, à quelques centaines de mètres de celle où ils avaient joué aux cartes pendant la journée.

Didier Durand de Bland sentit comme un choc terrible, ce fut en quelque sorte un coup de matraque son reins qui l'habitait et l'étendit sur la terre.

Gringaud, à côté de lui, ne cessait pas de tirer. Il avait rechargé son fusil.

— C'est moi la cervelle qui abat les noix, grognait-il, mais il entendait les gémissements de son caporal et il se tourna vers lui.

— Pauvre vicieux, dit-il, c'est touché. C'est bien, ça guérira. Je l'avais bien pensé, enfin, je paie-rais le médecin.

Le soldat avait de l'amitié pour son caporal, il renoua une minute à sa fusillade pour le traîner derrière une souche décapitée par un obus et qui

lui servirait à la fois d'appui et de nidigre abri. Le blessé était évanoui, il respirait à peine.

— Est-ce qu'il va mourir comme ça, granda Gringaud, il faudrait cependant voir-à le faire soigner, si c'est possible.

A large halaine, il souffla à trois reprises dans son sifflet pour avertir les brancardiers.

Il fut répondu à son appel, car avant de poursuivre l'attaque, d'aller vers l'ennemi avec ses camarades, un soldat qui avait le bras-ard de la Croix-Rouge arriva jusqu'à Didier.

— Il a de la veine, dit-il à l'ambulancier, mais il la mérite, c'est mon caporal et un bon type.

Ayant ainsi recommandé son caporal, il partait plus tranquille : il s'en tirerait peut-être et l'en se reverrait peut-être à « l'hôpital », peut-être à la caserne ou dans une tranchée.

— A moins que ça ne s'aye dans le royaume des lampes.

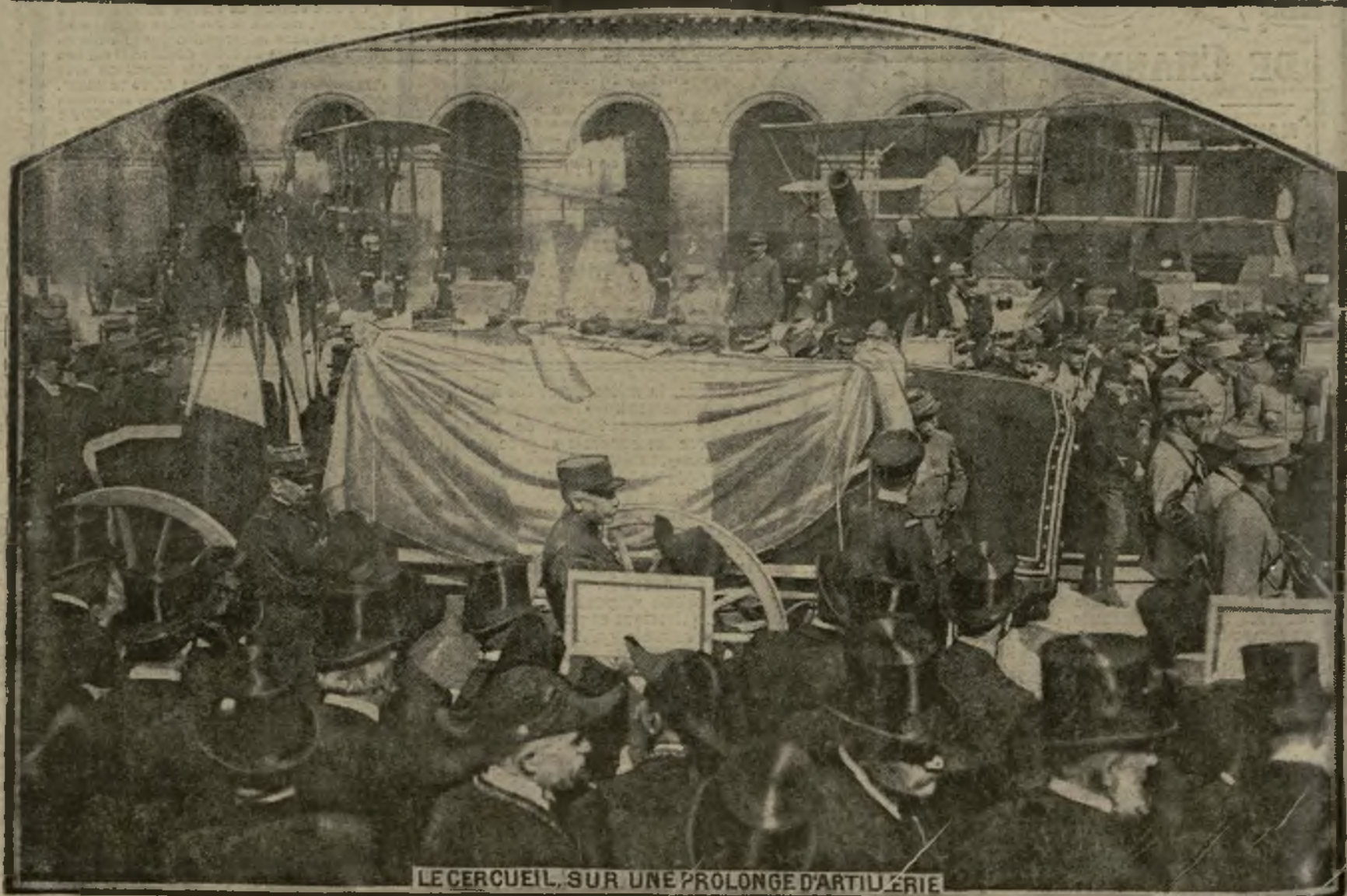
Mais l'idée de remonter la mort avant d'avoir célébré la victoire n'était point l'ardeur de Gringaud. Avant soigné son caporal, ce qui ne l'avait arrêté qu'un instant, il partit en avant. Il savait cependant qu'il était attendu par le gros « boulot » de la guerre, le seul pour lequel il éprouvait une certaine répugnance : l'assaut à la baïonnette.

Gringaud était vaillant, mais quand il tenait l'ennemi sous son fer et qu'il voyait sa face ravagée par la terreur, il devait se souvenir de ses crimes de boche pour l'achever ; peut-être lui eût-il fait grâce sans cela.

C'est plus embêtant que de saigner une ble, avait-il avoué, tout confus de cette pitié involontaire, à son lieutenant après une première charge, glaive au poing, aux environs de Charleroi.

(A suivre.)

Dans la cour d'honneur des Invalides, pendant le discours du général Roques



Toute l'armée française, comme tout le peuple français, répètera aujourd'hui, au front et jusqu'au moindre village, les émouvantes paroles du ministre de la Guerre : « Mon général, mon maître, dormez dans votre gloire. Pour vous, la tâche est terminée. Elle ne l'est pas pour nous. Vous êtes de ceux qui demandent à être honorés par l'action. Le peuple de France, qui vous aimait, le peuple de France, qui vous admire, a reçu mandat de sauver la civilisation et la liberté. Comme vous, ce mandat, il le remplira « jusqu'au bout ».